

Desbois Pq
232 2476
v.1 .V7
MAS R6
1847
v.1

690
150
150
930
250
100
1280
600
680

126

32
94
126

72
20
92
32
122

11
9
+99

-72

41

30
27
30
60

21

46
22
92
92
1012

1012
200
100
200
300
100
1912
500
2412
550
2962

300
150
100
550

1012
200
100
200
300
100
1912
500
2412
550
2962

827900

LA ROBE DE NOCE.

L'AMOUR, LES FEMMES ET LE MARIAGE,

Pensées de toutes couleurs,

Extraites des meilleurs écrivains anciens et modernes.

PAR ADOLPHE RICARD,

1 beau vol. in-12. Prix : 3 fr.

COMPTABILITÉ GÉNÉRALE

DES CABINETS DE LECTURE,

1° Livre d'abonnement, *Registre grand in-4°* — 6 fr.

2° Catalogue inventaire, *Registre grand in-4°* — 6 fr.

LIVRE DE COMMISSION

A l'usage de MM. les Libraires des Départements et de l'Étranger.

Registre grand in-4°, 6 francs.

Impr. de E. Dépée à Sceaux (Seine.)



ROBE DE NOCE

PAR

MADAME ÉLISE VOÏART,

Auteur de *La femme ou les six amours, etc., etc.*

I

PARIS,

GUSTAVE SANDRÉ, ÉDITEUR,

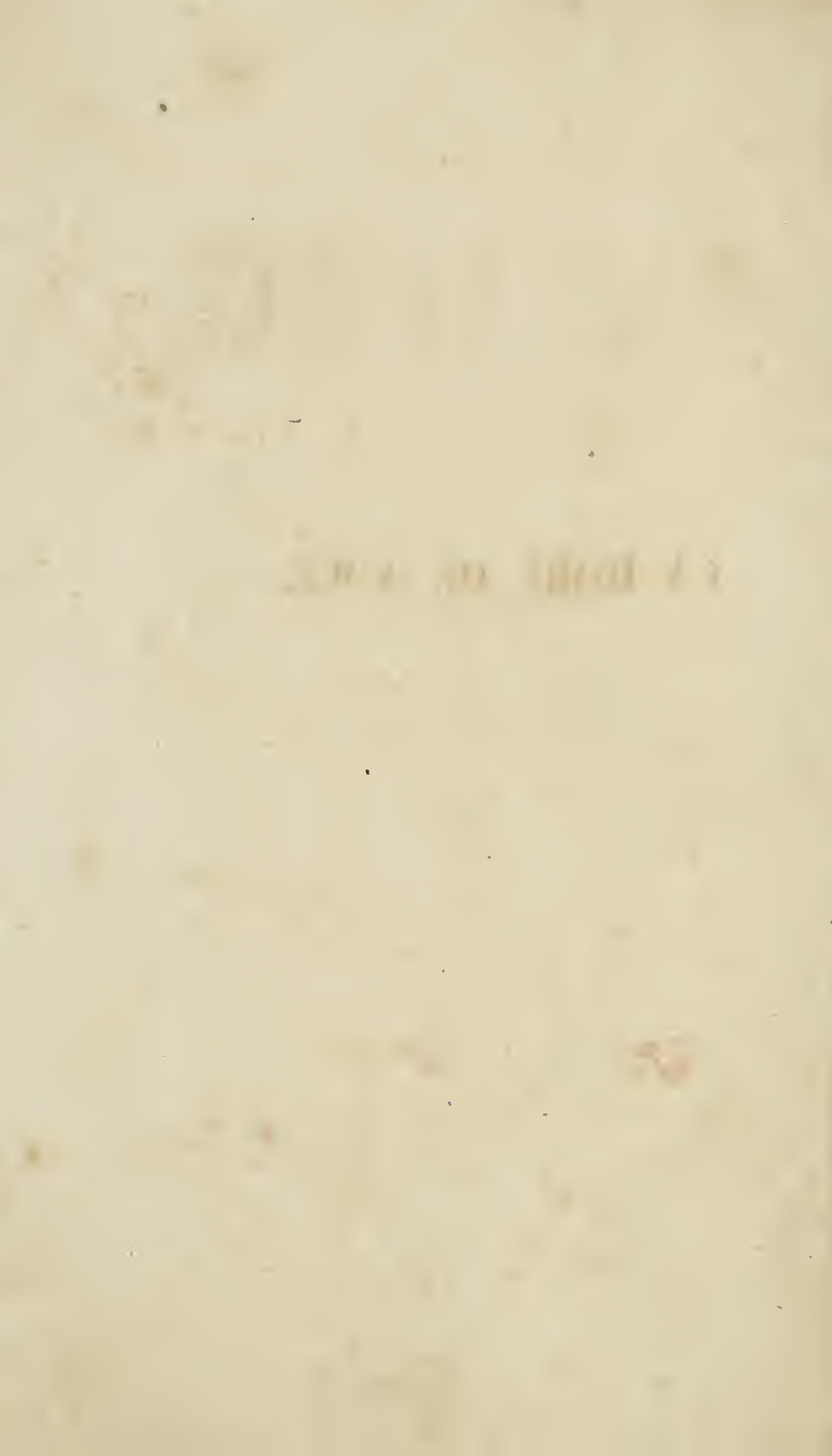
RUE PERCÉE-SAINT-ANDRÉ-DES ARTS, N° 11.

1847

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/larobedenoce01vo

LA ROBE DE NOCE.



INTRODUCTION.

Il y a des mots qui restent dans une langue bien que les choses qu'ils représentent aient cessé d'être en usage; et ils continuent à avoir cours, comme ces vieilles monnaies d'or et d'argent qui se prennent pour leur

valeur intrinsèque et non pour celle que leur donne telle face, ou tel coin. De ce nombre sont les mots *fiancailles* et *fiancés*; chacun sait que le mot *fiance*, foi, promesse en est l'origine, et que l'on appelait ainsi le premier engagement qui précédait le mariage. Cette coutume que nous tenions des Gaulois, nos ancêtres, les Romains en firent une lói, nous l'imposèrent avec leurs codes, et le christianisme vint la sanctifier en l'autorisant des usages sacrés de l'écriture sainte. Bientôt l'église qui pendant tant de siècles imprima le sceau de son pouvoir à tous nos actes civils, convertit cet usage purement de convenance, en devoir religieux, et prescrivit des prières et des bénédictions spéciales pour cette sorte d'engagement.

Cependant la foi grecque et la foi catholique différèrent d'opinion sur ce point, l'église d'Orient regardait les fiançailles comme un engagement sérieux, qui faisait partie essentielle du mariage, et participait de son indissolubilité; aussi les deux cérémonies avaient-elles lieu le même jour. Selon l'église d'Occident c'était seulement une coutume sainte, salutaire, qui liait les cœurs avant d'enchaîner les individus, et laissait ainsi aux futurs conjoints le temps de se connaître; car, que de précautions n'y avait-il pas à prendre alors, avant de contracter un lien aussi grave, aussi difficile à former que l'était devenu celui du mariage, en raison des nombreux obstacles qu'y apportaient la discipline de l'église et les degrés de la con-

sanguinité proscrits par tant de conciles?

Les fiançailles n'étaient donc aux yeux de l'église romaine qu'un engagement préalable, purement volontaire, sans contrainte et que le seul renoncement de l'une des parties suffisait pour rompre. Toutefois les parens des deux parts contractaient par suite de ce premier engagement de leurs enfans, une sorte d'alliance qui leur interdisait la faculté de s'épouser, à moins que l'engagement, c'est-à-dire les fiançailles de leurs enfans n'eussent été préalablement rompues. Cependant quelque fut l'indulgence de l'église à l'égard des fiançailles, nos lois étaient plus sévères, elles avaient réglé les devoirs et les droits des fiancés. D'ordinaire la durée des fiançailles était de six mois, mais si le fiancé

était obligé de s'absenter pour cause légitime, une année d'attente était imposée à la fiancée, lorsque l'absence avait lieu dans l'intérieur du pays, et deux ans lorsque c'était hors du royaume. Durant cette absence les mœurs de la fiancée devaient être chastes et sa conduite irréprochable, car en cas d'infraction à cette fidélité temporaire, le fiancé pouvait citer la demoiselle en justice et la faire condamner comme adultère, *attendu*, disent nos vieilles lois, *que les fiançailles sont l'image du mariage*; d'une autre part, si le fiancé abusait de sa fiancée, il encourait une forte amende, bien qu'elle eut cédé à son amour, et s'il avait usé de violence, il était puni comme ravisseur: il y a plus, la seule jactance publique vraie ou fausse de la

part du fiancé, d'avoir obtenu les faveurs de sa *promise*, suffisait pour faire rompre l'engagement. Le mariage n'effaçait point comme aujourd'hui la honte attachée à la fragilité, et le fruit d'un moment de faiblesse déclaré illégitime, n'était point apte à hériter de ceux qui lui avaient donné le jour.

La découverte d'un vice honteux, une difformité survenue ou sciemment cachée, la perte de l'honneur, étaient aussi des causes suffisantes pour la rupture des fiançailles; celles qui résultait de la mort du fiancé était moins complète, car une loi selon *Cujas*, décide que si le fiancé vient à mourir après le baiser que lui accorde la fiancée devant le prêtre, elle est en droit de garder la moitié

des présens *bagues et joyaux* qu'elle a reçus de son prétendu.

Jadis les Gaulois, avant la domination romaine, achetaient des parens la femme dont ils voulaient faire la compagne de toute leur vie. Un coursier tout bridé, deux taureaux accouplés sous le joug, des armes tranchantes, un bouclier couvert de peaux teintes de vives couleurs, ou décoré de figures menaçantes, tels étaient les dons belliqueux que les parens avaient le droit d'accepter ou de refuser, selon que ces présens leur paraissaient de bonne nature, et conformes à ce qu'ils avaient lieu d'attendre de leur futur gendre. Ils accordaient alors leur fille, et le titre d'*accordée* perpétué presque jusqu'à nos jours, provient peut-être de cette cou-

temps un petit coffret recouvert en peau de chagrin contenant les *bagues et joyaux* si souvent mentionnées aux contrats de nos bisaïeules. Les parens se réunissaient alors et conduisaient le jeune couple à l'église; et là, non devant l'autel, mais sous le portail et presqu'en plein air, suivant l'usage de la primitive église, le clergé ou le prêtre averti d'avance recevait le jeune couple avec la croix, l'encens et l'eau bénite. On chantait le *veni creator* pour implorer les lumières de l'Esprit-Saint; on disait la leçon de l'évangile selon Saint-Marc, où les fiançailles de la Vierge sont rapportées. Le prêtre bénissait les anneaux, puis les remettait au jeune homme qui plaçait d'abord à l'un de ses doigts, puis à celui de sa future compa-

gne, ce mystérieux symbole de la chaîne commune qui allait les engager. Il y avait alors deux anneaux, et non comme de nos jours un seul, que la femme reçoit de celui qu'elle accepte pour maître, anneau d'une chaîne qu'elle porte trop souvent seule, tandis que ceux de nos pères, ainsi partagés, étaient l'image d'une plus juste répartition de leurs communs engagemens. Après cette première cérémonie, à la face du ciel, en présence du prêtre qui en est le ministre et de tous les témoins dont elle était entourée, la jeune fiancée donnait un baiser à celui qu'elle acceptait pour époux. Ce baiser était l'acte important des fiançailles; c'est lui qui liait temporairement les deux amans, et les paroles que prononçait alors le prêtre: « *vous êtes aver-*

tis qu'il y a promesse de mariage entre monsieur tel et mademoiselle telle.» tel ces paroles dont la publication actuelle des bancs n'est que l'équivalent, n'en sont que le complément.

Un repas splendide réunissait alors les amis des deux familles à la maison de la fiancée, et le reste du jour se passait en divertissemens.

Avec le temps, les vieilles coutumes s'altérèrent en France ; aux aubades, aux bouquets de l'amant, succédèrent les complimens mercenaires, et les fleurs d'orange des dames de la Halle, la pompeuse corbeille aux cachemirs, le splendide écrin tinrent lieu du petit coffret renfermant les *bagues et joyaux*, l'église au lieu de bénir le chaste

baiser, n'eut plus que les bancs à publier, et le contrat chez le notaire, acte bien froid et bien prosaïque, remplaça toute la douce poésie des antiques fiançailles!

ÉLISE VOÏART.

Choisy-le-Roi, Mars 1846.

CHAPITRE PREMIER.

Sous le règne pacifique et réparateur du grand Léopold, duc de Lorraine et de Bar, le 1er mai de l'année 1725, un peu avant l'aube, une douce musique se fit entendre dans la rue du Four-Sacré, près la place

St-Epvre, de Nancy. Les voisins, réveillés aux accords des violes, des flûtes, des hautbois, pensaient que selon l'usage le corps des ménétriers de la ville donnaient des aubades; et que, pour prix de cette musique matinale, il leur faudrait peut-être débourser quelques pièces de douze sous aux envoyés de la confrérie de Saint-Julien, qui viendraient ce matin même apporter un bouquet de fleurs et des citrons dans chaque maison un peu marquante de la ville-vieille. Toutefois une belle fille, appelée Catherine Frémin, et que dans le quartier on nommait la belle *Catiche*, diminutif du nom de Catherine, en entendant la symphonie ambulante commencer l'air très doux et très significatif de :

Réveillez-vous, belle endormie.

N'eut pas le doute, un seul instant, que

cette aubade ne fût une nouvelle galanterie de son amant François Régis, l'armurier, auquel, ce jour même, elle devait être fiancée, et qui avait pour cette chanson une prédilection toute particulière.

Déjà, un peu avant que la musique commençât, Catherine avait entendu un bruit léger en dehors de sa fenêtre, et le vent nocturne agitait des rameaux contre les vîtres. Une curiosité de jeune fille vive, et pourtant mêlée de timidité, l'avait déjà portée plus d'une fois à se soulever tout doucement de son lit pour aller voir le beau *mai*, que, suivant l'usage de ce jour, son doux ami venait sans doute d'y attacher. Mais quelque chose d'inquiet et même de craintif se mêlait à ce désir, et en réprimait la vivacité; si le riche marchand de drap de la Grande-Rue, le vaniteux Jean Mollard, dont elle avait toujours

rejeté les hommages, et auquel elle avait décidément donné son congé depuis que les obstacles qui s'opposaient à son union avec François Régis avaient été écartés, si par malice, par bravade ou par entêtement, cet amant rebuté allait aussi lui apporter un mai? Régis était si violent, il haïssait tant ce rival! et quoique Régis eût promis la veille encore d'être désormais bien doux, bien pacifique envers chacun, de maintenir son humeur un peu querelleuse, la belle fille frémissait en pensant à tout ce qu'une rencontre entre eux, dans cette circonstance, pouvait occasioner de funeste; et puis Jean Mollard n'avait-il pas dit qu'il se vengerait des rigueurs de la fière Catiche? S'il allait faire placer à sa fenêtre, comme cela s'était vu quelquefois, un fagot d'épines au lieu d'un mai verdoyant, ou une branche de chardons piquans, comme em-

blême du caractère ou de l'humeur revêche de celle à qui ce don injurieux était offert? Oh! la honte des propos et des quolibets du quartier rougissait déjà le jeune front que toutes ces pensées rendaient soucieux! Mais les premières lueurs de l'aube ne tardèrent pas à dissiper ce trouble; et bientôt, à travers les petites vîtres plombées de la fenêtre, Catherine distingua un magnifique faisceau de verdure et de fleurs ornées de rubans bleus; c'était sa couleur favorite, Régis le savait; enfin l'air choisi par les musiciens, en la faisant tressaillir, remplit son cœur d'une joie bien douce, car elle était sûre maintenant que c'était à son amant qu'elle devait ce mélodieux réveil et l'hommage flatteur qui l'accompagnait.

Quand les ménétriers se furent retirés, et que le soleil commença à éclairer le faîte de

la tour de Saint-Epvre, Catherine se leva diligemment pour vaquer, suivant sa coutume, aux soins du ménage; car, malgré l'aisance de ses parens, elle dirigeait ce dernier avec autant d'ordre que d'économie, et aidée seulement d'une vieille servante qui l'avait vu naître.

Pourtant, ce jour-là, elle n'alla point, comme de coutume, à la fontaine de la place, remplir le *brochon* d'eau fraîche pour les besoins de la journée; la cérémonie de ses fiançailles devait avoir lieu à dix heures du matin, et il eut été peu convenable qu'elle s'exposât à rencontrer Régis avant ce temps. Mais la laborieuse fille avait bien assez de besogne pour préparer à l'avance, et le repas qui devait suivre la cérémonie, et les pâtisseries qui seraient distribuées toute la journée aux convives, elle se mit donc à l'œuvre,

et son activité qui stimulait celle de la vicill
Guiguite, (diminutif de *Marguerite*) fut tell
que, vers neuf heures, toutes ces disposi
tions étant prises et ses préparatifs terminé
Catherine céda aux instances de sa mère
qui, toute occupée de la toilette de sa fill
lui disait depuis quelque temps qu'elle n
serait jamais prête pour l'heure convenu
Elle monta dans sa chambre, sa mère l'y su
vit, ainsi que deux jeunes cousines qui étaie
venues pour l'aider à s'habiller.

En entrant, la jeune fille fut agréablemer
surprise de trouver sur la table en noye
cirée et à colonnes torses, qui était plac
devant la fenêtre, un énorme bouquet to
blanc, une paire de gants de grenoble, troi
pièces de fines dentelles de Mirecourt, dont l
moindre avait plus de deux doigts de hau
une pièce de linon-batiste pour faire des coi

fes, enfin un petit coffret couvert en peau de chagrin et doublé de velours noir, qui contenait les présens *des accords :* c'était une grande croix d'or, fleuronnée avec l'image en relief du sauveur, et qu'on appelle encore dans le pays un *crucifix*; un clavier pour fermer le petit velours noir, qui servait à suspendre ce joyau, et un large cœur également d'or et tout couvert de fines ciselures lequel passé dans les deux bouts du colier et fixé près du cou, maintenait le crucifix à une hauteur convenable. Il y avait aussi dans le coffret un magnifique collier de grenats de Hongrie, à douze rangs, et montés sur velours, enfin un fort crochet en argent, fleuronné et garni de trois anneaux d'acier élastiques pour recevoir les diverses clés, que toutes bonnes ménagères de ce temps-là portaient attachées à sa ceinture, et dont le nombre, le brillant et le

poli attestaient dans celle qui s'en parait, la richesse, l'ordre et l'économie. Parmi ces joyaux on ne voyait pas comme de nos jours, ce nombre infini de bracelets, d'anneaux d'oreilles, d'épingles ou de riches pendeloques qui remplissent les moindres écrins; la bourgeoisie ne se permettait point encore ces somptueux ornemens, réservés à la noblesse, et même l'anneau des fiançailles, image de la chaîne dont la femme acceptait la contrainte, était selon l'antique usage de Lorraine une simple bague en argent, surmontée, il est vrai, de deux petits cœurs entourés d'une seule et unique couronne; doux emblême et chers aux amoureux, qui croyaient exprimer par là tout ce qu'il a de plus tendre et de plus délicat dans le code des amans.

Parmi toutes ces variétés qui excitaient les

exclamations de la mère de Catherine et de ses deux cousines, la jeune fille ne parut remarquer que ce dernier et symbolique joyau, elle prit le jonc d'argent, fixa d'un œil attendri les deux petits cœurs; puis avec un doux sourire voulut essayer l'anneau à son doigt; mais avant qu'il eût passé la première phalange, elle le retira soudain, ne voulant pas qu'un autre que son ami décorât sa main gauche de cette parure presque nuptiale.

Pendant ce temps la mère et les deux jeunes cousines admiraient un beau rouet en bois de Sainte-Lucie, garni en ivoire avec la mouillette en argent et la quenouille élégamment tournée et entourée d'un large ruban bleu ; cet objet ne faisait comme les autres, partie obligée des *accords ;* mais le galant Régis avait à Mirecourt, pays des violons et des rouets, un oncle qui travaillait le bois

avec une grande habileté; il lui avait demandé de se surpasser dans cette circonstance, et de lui faire le plus joli rouet pour la belle *Catiche*, qui était en effet la meilleure fileuse de toute la paroisse, et il avait profité de l'occasion de ses fiançailles pour le lui offrir.

— Ce pauvre Régis! disait Catherine avec une douce émotion, il pense à tout! voyez ma mère, si je n'ai pas bien fait d'arrêter mes vues sur lui! il me connaît lui! il sait tout ce qui peut me plaire; serait-ce le clerc de maître Grandier, notaire ducal, auquel mon père voulait me donner pour femme, qui m'eut envoyé ce beau et élégant meuble de ménage? lui qui méprise si fort le travail des mains, et dit que le *filage est œuvre de servante!* ou bien votre protégé, chère mère, continua la belle-fille d'un air enjoué, M. Jean Mollard

qui voulait faire de moi une marchande, beau destin ma fine! de passer mes jours dans sa boutique ouverte à tous vents, et d'être obligée de pärler du matin au soir à ses pratiques! ne vaut-il pas mieux que je demeure comme j'ai fait jusqu'ici, une bonne bourgeoise; occupée de son ménage? et c'est ce que Régis a voulu dire en m'envoyant ce beau rouet, n'en doutez pas, ma mère, car c'est un garçon si sensé, si sage, si...

— C'est bon! c'est bon! interrompit la vieille mère avec un peu d'humeur, nous avons fait, ton père et moi, tout ce que tu as voulu, Dieu veuille que ton forgeron te rende heureuse! et que tu ne regrettes pas avec lui l'étude de maître Grandier, ou même le comptoir de M. Mollard.

La bonne femme prononça ces derniers mots entre ses dents, car elle craignait de

chagriner Catherine, et toutefois elle ne pouvait s'empêcher de déplorer ce qu'elle appelait l'*entêtement* de sa fille qui, parmi les nombreux partis qui s'étaient présentés pour elle, avait préféré le bon, le loyal armurier François Régis, au marchand de drap, fournisseur de son altesse royale madame la duchesse Élisabeth-Charlotte d'Orléans, épouse du duc Léopold, régnant, et au premier clerc du notaire ducal de cette même princesse.

Il est vrai que ce brave garçon avait bien tout ce qu'il fallait pour plaire à une sage et tendre fille: sans être beau, Régis était grand et bien fait de sa personne; de beaux cheveux bruns, des yeux vifs, des lèvres vermeilles rendaient son aspect très agréable. A ces avantages extérieurs se joignaient des qualités plus essentielles, un caractère franc, ouvert; un bon cœur, une humeur vive, un peu querel-

-use, comme disait Catherine, mais sans
el ni rancune; de l'esprit naturel, un bon
ıgement formé par une maturité précoce et
ar les voyages qu'il avait faits, tant en
rance qu'en Italie, en bon travailleur et
ıbile dans son état, car il avait passé trois
ıs à Milan, chez un armurier célèbre, tel était
légis quand il revint au pays. Après avoir
ecueilli l'héritage son père, mort en son
bsence, et rouvert sa boutique sous les arca-
'es de la place Saint-Epvre, le jeune homme
vait senti qu'à vingt-cinq ans à la tête d'un
el établissement dans lequel il employait
éjà six ouvriers, il lui manquait encore
uelque chose pour être heureux.

CHAPITRE DEUXIÈME.

1.

3

Il y avait alors à Nancy une coutume fort bizarre, et dont le but et l'origine se perdaient dans la nuit des temps; c'était ce qu'on appelait la fête des *féchénates* ou des petits fagots, elle avait lieu le premier dimanche du

carême, appelé aussi pour cette raison le *dimanche des brandons.*

Le matin de ce même jour, les nouveaux mariés de l'année étaient obligés d'aller faire eux-mêmes un petit fagot dans les bois des Haies ou de Laxou ; vers trois heures, tous rentraient dans la ville, en bon ordre, et au son des instrumens; les uns à pied, les autres à cheval, suivant leur condition et leur pouvoir. Ils se rendaient au palais ducal avec leur fagot orné de rubans et attaché à la boutonnière ; et toute la cour se divertissait du haut des balcons à les voir défiler autour des fontaines de vin, où chacun buvait à volonté. On distribuait aux assistans, des cornets de papier remplis de pois secs, grillés dans du beurre et salés, que le peuple appelait pois *dépéchis* ou d'épices, espèce de régal assez grossier dont les enfans sont très friands, mais qui en roulant sur dalles de

la cour, faisaient tomber la plupart des ramasseurs, ce qui occasionnait de grands éclats de rire. Vers le soir, les nouveaux mariés allaient en procession au milieu de la grande place de la ville neuve, où après en avoir fait plusieurs fois le tour en dansant, chacun jetait son fagot en tas; on en dressait un bûcher pendant que la danse continuait au son des instrumens.

Vers les sept heures toute la cour se rendait à l'Hôtel-de-Ville, situé sur la place de la ville neuve. Un magnifique souper auquel assistait le duc et sa famille avait lieu pendant qu'en dehors on dansait des rondes à la clarté d'une brillante illumination. Après le souper, on mettait le feu au bûcher des *féchénates*, on tirait un feu d'artifice devant le prince et toute la cour placée sur le balcon ; le duc qui dans une intention toute pater-

nelle s'était fait remettre la liste des noms des jeunes garçons et des jeunes filles de la ville en état d'être mariés, tirait alors ces noms au sort et en les réunissant faisait ce qu'on appelait les *valentins* et les *valentines*. Un hérault proclamait à haute voix ces arrêts du sort, lesquels étaient accueillis par la multitude par de bruyantes clameurs et les plus joyeuses acclamations, les jeunes gens se répandaient alors dans tous les quartiers, portant des torches de paille allumées, ou quelques débris du bûcher en criant à tue-tête les noms ainsi proclamés.

Le lendemain les valentins envoyaient à leurs valentines de beaux bouquets, des dragées de Verdun et surtout des nœuds de rubans, avec lesquels les jeunes filles, quelque fut leur état, paraissaient le dimanche suivant à la toilette de madame la duchesse, qui les

recevait gracieusement, les interrogeait sur leurs petits intérêts de cœur, levait souvent l'obstacle qui s'opposait au bonheur de quelques unes d'entr'elles, et les renvoyait toutes avec un beau présent. Il résultait souvent de tout ceci des unions heureuses et convenables, et le but du prince qui avait à cœur de les protéger, se trouvait rempli; mais avec le temps, la liberté *des brandons* dégénéra en licence et l'autorité publique se vit contrainte de prescrire cet usage et tout ce qui y donnait lieu.

Pour en revenir à Régis, aux dernières fêtes des brandons le sort lui ayant assigné pour valentine, la belle Catherine Frémin, il avait dansé avec elle sur la place neuve, il avait reçu de sa main pour remplacer les ignobles pois grillés qui se distribuaient d'ordinaire, les pois de pâte sucrée, aromatisés de citron ou de canelle que toute bonne jeune

ménagère prépare la veille de ce jour, pour son futur valentin; et lorsqu'en rentrant chez lui Régis avait entendu les jeunes gens courir la ville avec leurs brandons et crier à plein gosier la formule consacrée : « *je donne! je » donne, à qui? à qui? la belle Catherine » Frémin, au bon François Régis l'armurier!* » Le naïf jeune homme comprit que ce qui lui avait manqué jusqu'alors était une femme; aussi dès le lendemain il n'avait pas manqué d'envoyer à la belle valentine les présens d'usage : c'étaient douze longs cornets de dragées de Verdun, un bouquet de fleurs artificielles d'Italie, chose rare et curieuse à cette époque, et trois nœuds de rubans bleu foncé, broché d'or, pour mettre à son corset.

Catherine avait accepté ces présens, et le dimanche suivant elle avait paru avec les autres valentines à la toilette de madame la

duchesse, ornée de ces brillans atours, qu'il lui était permis de porter, car malgré la sévérité de l'édit somptuaire de Charles III, qui défendait aux bourgeoises de porter des tissus d'or ou d'argent dans leurs vêtemens; Michel Frémin, le père de Catherine, était d'une famille qui avait fourni des échevins à la ville de Nancy, et lui-même jouissait des privilèges de ce corps illustre et considéré.

Par un heureux hasard, François Régis avait pour parrain et pour protecteur, M. de Rogéville, alors maître échevin; ce fut par lui qu'il obtint l'entrée de la maison de Michel Frémin, que fréquentaient en même temps le riche marchand de la Grande-Rue, Jean Mollard, et le clerc de maître Grandier, notaire ducal.

La belle Catherine ne manquait pas d'amoureux, et plus d'une proposition avait

déjà été faite aux parens. Ceux-ci ayant un nom honorable mais une médiocre fortune à laisser à leur fille, auraient souhaité la voir bien établie, soit comme la femme d'un gros marchand bien achalandé, soit comme celle d'un notaire Ducal, disait le père, car Geoffroy Gauguin est le filleul de maître Grandier, lequel n'ayant pas d'enfant, pourrait bien un jour lui laisser son étude.

Mais Catherine, quoique douce et soumise à ses parens en toute chose, n'était sensible à aucun de ces avantages.

Le marchand d'étoffes était un gros garçon trapu et grossier, plein de vanité, et parce qu'il avait une maison avec pignon sur rue, une grande boutique, trois apprentis, la pratique de madame la duchesse et de l'argent dans son coffre, il se croyait fait pour plaire, et même pour être aimé; mais on savait qu'il

était sans politesse, assez débauché, et malgré toute sa richesse, fort avare. Il avait sû capter la faveur de madame Frémin en lui faisant voir en détail l'intérieur de sa maison; et les chambres meublées en camelot, et son beau vaissellier garni, du haut en bas, de vaisselle d'étain reluisante comme de l'argent; et ses armoires de noyer pleines de linge ouvré, uni, de toutes façons; et ses magasins rempli d'étoffes, enfin toutes ses richesses. La bonne femme, éblouie par ces moyens de séduction, si puissants sur les mères, faisait bon accueil au courtaud, et tâchait de lui obtenir les bonnes grâces de Catherine.

D'un autre côté, l'apprenti notaire ducal faisait sa cour au père Frémin, autant qu'à sa fille, et en était bien vu, attendu que le bonhomme avait un faible pour tout ce qui tenait de près, ou de loin, aux fonctions ma-

gistrales. Geoffroy Gauguin, tout gonflé de son importance parce qu'il accompagnait son maître chez madame la duchesse, et qu'il avait plus d'une fois porté des actes à signer à la cour de Lunéville, affectait l'aisance et les manières d'un homme de cour; c'était un beau diseur qui, en parlant des jeunes seigneurs à la mode, se permettait de dire : *Nous faisons, nous disons*, etc. Il ne tenait qu'à lui de faire une belle alliance, disait-il souvent avec fatuité, mais il préférait à tout la grâce et l'élégance des manières, aussi raillait-il parfois la belle Catherine de son assiduité aux soins du ménage, et lui conseillait sérieusement de mettre des gants gras pour conserver la beauté de ses mains ; et au jour de l'an il lui avait apporté, pour étrennes, des pommades et des eaux de senteurs, que le parfumeur de la cour lui avait

données en paiement de quelques écritures qu'il avait faites pour lui.

A ces deux prétendans en titre, et à bien d'autres encore, dont à la messe, à la promenade sur les remparts, la belle fille recevait les œillades et les coups de chapeaux empressés, Catherine opposait la bonne mine, l'air affable et poli, et le mérite modeste de son jeune voisin François Régis. C'était un artisan, il est vrai, mais il avait ses lettres de maîtrise, et son établissement était un des plus beaux des deux villes. Il était laborieux, rangé, économe; et pourtant dans l'occasion, galant comme un gentilhomme, et généreux comme un prince. Et puis, avec elle, Régis était si poli, si discret, que bien qu'elle sût, à n'en pouvoir douter, qu'il l'aimait éperdûment, il n'avait jamais osé prendre avec elle de ces libertés qui offen-

sent une honnête demoiselle, et que ses deux prétendans, l'un dans la grossièreté de ses manières, et l'autre avec sa fatuité présomptueuse, s'étaient déjà permises, et qui s'étaient ainsi attirés l'aversion de la belle fille. Enfin Catherine avait si bien fait valoir toutes ses raisons près de ses parens, que ceux-ci, qui au fait, n'avaient d'yeux que pour elle, et d'autre désir que de la voir heureuse, avaient enfin consenti à regarder l'armurier de la place Saint-Epvre comme propre à devenir leur gendre.

Comment la belle Catherine, qui n'avait pas encore échangé un seul mot d'amour avec celui qui l'aimait tant, fit-elle pour instruire celui-ci des bonnes dispositions de ses parens à son égard, et l'engager à faire au plustôt la demande formelle de sa main? C'est ce que l'on ne peut savoir : le fait est que le

mardi de Pâques, après avoir rencontré la veille, *par hasard*, la famille Frémin, à la côte Sainte-Geneviève où, suivant l'usage, toute la population de la ville allait chaque année, en pélerinage, boire pieusement de l'eau d'une fontaine consacrée à la sainte bergère, le jeune maître François Régis, vêtu de ses habits de fête et accompagné de son parrain, M. de Rogéville, alors maître échevin de la ville, vint trouver M. Frémin à l'issue des vêpres, et lui fit sa demande.

Le bon bourgeois eut d'abord quelque peine à se décider; mais les raisons que lui fit valoir M. de Rogéville, et surtout l'influence qu'exerçait sur lui cette visite d'un homme pour lequel il avait la plus grande considération, le déterminèrent à céder aux vœux du jeune homme et au désir de son protecteur; il agréa sa demande et fixa l'époque

des fiançailles au premier de mai; c'était dans cinq semaines, et trois mois après, le mariage. Il appela ensuite sa femme et sa fille, leur apprit l'arrangement qui venait d'être conclu, chose qu'elles savaient déjà, mais que l'usage et les bienséances voulaient qui fût traitée d'abord par le chef de la famille, et que ce fut de lui seul qu'elles en prissent connaissance. Le père demanda à sa fille, pour la forme seulement, si le parti qu'on lui proposait lui convenait; et celle-ci, en baissant les yeux et faisant une grande révérence, répondit modestement : *Que, dans toute occasion, elle se ferait toujours un devoir d'obéir à son père.*

Cette réponse, toute froide qu'elle fut, parut combler de joie le jeune prétendu; il s'approcha vivement de la demoiselle pour lui en témoigner toute sa satisfaction; mais les yeux de l'aimable fille s'étant relevés sur lui

pleins d'une inexprimable douceur, il se sentit si troublé, si pénétré de son bonheur qu'il ne put trouver d'expression pour la remercier. Toutefois son silence parut sans doute assez éloquent aux yeux de celle qui causait tout ce trouble; car, sans attendre davantage, Catherine, avec cet air enjoué qui la rendait si charmante, se retourna vivement vers son père en disant :

— Mon cher père, si vous invitiez ces messieurs à venir avec nous au jardin hors des portes? Marguerite pourrait y porter le reste du jambon que nous avons entamé le jour de Pâques, et le pâté de lièvre que j'ai fait ce matin; je cueillerais une salade fraîche, et nous pourrions faire ce souper champêtre dans la gloriette du jardin que vous aimez tant, et qui est déjà toute verte de pousses de rosiers et de chèvrefeuilles...

— Vous me permettrez donc, dit alors Régis charmé de la proposition et lorsque le père y eut donné son assentiment, vous me permettrez d'y joindre une couple de bouteilles de vin de Bar, que je conserve dans ma cave pour les grandes occasions..... Et celle-ci est bien l'une des plus importantes... Je veux dire une des plus heureuses de.....

Le pauvre et fortuné jeune homme se troubla encore une fois, et ne put achever sa phrase. La mère en eut pitié :

— Volontiers! volontiers! monsieur Régis; mais allez vite les chercher pendant que nous allons mettre nos coiffes; nous vous donnons seulement dix minutes.

— Ah! je n'en mettrai pas une de plus, avait répondu à demi-voix le jeune homme le cœur tout oppressé d'une joie tumultueuse. Il fit quelques pas pour sortir, puis,

arrivé à la porte et se trouvant près de Catherine, qui allait à sa chambre, il lui dit tout bas :

— O Catherine ! ô mademoiselle ! que je suis heureux !

Puis il partit comme un fou.

CHAPITRE TROISIEME.

C'était cinq semaines après cet événement que, dans la maison où il avait eu lieu, tout était en l'air pour la cérémonie des fiançailles. Le père Frémin, revêtu de son plus bel habit de fine ratine grise, doublé de serge

écarlate, recevait les parens et les amis dans la salle basse. La vieille servante et deux aides s'occupaient activement à la cuisine, tandis que la mère et les deux jeunes cousines, qui plus tard devaient être les filles d'honneur de la mariée, présidaient à la toilette de la belle fiancée. Cette toilette était aussi simple que de bon goût : des souliers de castor noirs à talons blancs et que recouvraient des boucles d'argent ciselées, serraient son petit pied, et des bas de coton fins qu'elle avait tricotés elle-même, chaussaient sa jambe mignonne; une jupe de taffetas blanc, car les filles bourgeoises ne portaient la robe qu'en se mariant, un corset de gros de Tours, d'un bleu foncé, à petites basques, noué des magnifiques rubans tissus d'or, que lui avait donné son Valentin; un fichu de mousseline claire garni de dentelle, dont les plis nom-

breux, retenus derrière par une épingle, laissaient voir la naissance du cou, retombaient avec grâce sur ses épaules, et formaient draperie en se réunissant par devant sous les nœuds du corset; un tablier également en mousseline, et garni de la même dentelle que le fichu, telle était sa parure, à laquelle la croix d'or, le cœur et le riche collier de grenat ajoutaient encore un nouvel éclat. Ses beaux cheveux bruns, séparés sur le front et repliés par derrière aux trois quarts de leur longueur, formaient un chignon lisse et brillant qui, en accompagnant son cou, un peu mince, en faisait ressortir la blancheur; enfin pour coiffure elle portait l'ancien bonnet lorrain, qui consistait, à cette époque, en un petit fond dont la large passe, longue de plus d'une aune, en linon, et garnie d'une riche dentelle, couvrait à demi le

front, descendait au-dessous de l'oreille, puis remontant sur le sommet de la tête où les deux extrémités se croisaient et s'assujétissaient par une fine épingle, figurait encore les hauts atours du quatorzième siècle.

Toutefois, dans cette circonstance comme dans toutes celles qui ont un caractère religieux, telles que le mariage, la communion, la prise des cendres, etc., ces deux barbes n'étaient point relevées, et flottaient doucement, comme un voile, derrière les épaules. Cette manière d'ajustement donnait à la parure de Catherine quelque chose de si candide, de si virginal, qu'il n'était pas besoin du bouquet blanc que sa mère venait de lui attacher au côté droit pour reconnaître en elle une timide et charmante fiancée.

Le curé de la paroisse Saint-Epvre avait été averti de l'heure choisie pour la cérémo-

nie. La grande cloche commençait à faire entendre sa voix solennelle, et les deux accords que le roi Louis XIV, lorsqu'il vint à Nancy, après s'être emparé de la Lorraine, « préférait, disait-il, aux meilleures symphonies; » et qu'il faisait sonner pendant ses repas, exécutaient déjà leur joyeux carillon auquel se mêlaient le son un peu criard, mais animé, des flûtes et des hautbois des ménétriers rassemblés devant la maison.

Dix heures allaient sonner quand la toilette de la belle fille fut terminée; elle descendit précédée de sa mère, qui avait également achevée la sienne, et suivie de ses petites cousines, lesquelles, toujours empressées autour d'elle, l'arrêtaient à chaque pas pour mettre une épingle ici, arranger là un pli, et ne pouvaient se lasser de ces soins minutieux chers aux jeunes filles, et qui, du

reste, font tout le charme d'une parure bien ordonnée.

En entrant dans la salle où étaient réunis les parens et les amis des deux familles, la belle accordée fit une gracieuse révérence à toute la compagnie, prit son livre d'heures recouvert en maroquin noir et fermé par des agrafes d'argent, et dit d'un petit air aimable et coquet :

— Me voilà prête, mon père.

Michel Frémin, après avoir jeté sur sa fille un regard où brillait l'orgueil paternel satisfait, lui prit la main, car l'usage le voulait ainsi, et dit :

— Allons, messieurs, partons. Vous, Régis, conduisez votre future belle-mère; au retour de l'église vous donnerez le bras à votre *promise*.

Le jeune homme s'empressa d'obéir à cette

injonction; il mit ses gants blancs, offrit, avec assez bonne grâce, la main à madame Frémin, et suivit Catherine qui, conduite par son père, sortit alors de la salle et de la maison. Les ménétriers ouvrirent la marche en jouant leurs plus joyeux airs, et tout le long cortège, composé des parens, des valentins et des valentines, amis et amies des futurs fiancés, et invités par eux à la fête, suivit en bel ordre.

Il y avait une courte distance de la rue du Four-Sacré à l'église Saint-Epvre, mais il fallait traverser la place; heureusement ce jour là c'était marché à la ville neuve, et il ne se trouvait sur la place que les marchandes de fruits, d'herbes et de fleurs qui s'y tiennent d'ordinaire. Ces marchandes, en raison du premier de mai, jour où tous les amoureux donnent des bouquets à leurs maîtresses, en

avaient leurs *charpagnes*, espèces de corbeilles plates en osier, toutes chargées, et de plus celles-ci étaient entourées de ces grosses ramées de feuillage de hêtre, que l'on appelle *maies*, et que pauvres et riches achetaient alors pour mettre devant les cheminées; l'usage de nos splendides devants-de-cheminées n'étant point encore connu en Lorraine.

Pour voir passer le cortége, toutes les femmes s'étaient rangées sur une ligne, et leurs verdures et leurs fleurs agréablement entremêlés, semblaient une fraîche et odorante tapisserie, tendue sur le passage de la belle fiancée, connue, aimée et estimée dans tout le quartier.

Arrivé devant le portail de l'antique église, lequel pratiqué dans la base même de la tour offre avec ses colonnettes effilées et surmontées de petites pyramides, ses vieilles statues

de Saint-Pierre et de Saint-Paul, un reste de l'architecture du onzième siècle; les grandes portes couvertes de riches arabesques en fer, travaillées au marteau et séparées par un pilastre orné de l'image de Saint-Epvre s'ouvrirent, et le vénérable curé entouré de son clergé parut; car, selon l'ancienne coutume Lorraine, les fiançailles devaient se faire à la porte de l'église, c'était ce qu'on appelait le *mariage sous les cloches.*

Un cercle nombreux de curieux accourus de toutes les rues adjacentes s'étend devant l'église; les bédaux armés de leurs bâtons d'ébène, que surmonte une petite statue de Saint-Epvre, font faire silence; le jeune couple se présente devant le prêtre, dépose dans le bassin que tient un des enfans de chœur, une pièce d'argent et les anneaux qu'ils doivent échanger, et déclarent à haute voix leurs

noms et le désir qui les amène. Le curé après avoir inscrit les noms sur un petit registre destiné à cet usage, entonne le *veni créator*, dont les clercs et le peuple entier répète les versets ; il bénit ensuite les anneaux et les remets à chacun des futurs conjoints, pour qu'ils aient à les échanger entr'eux. C'est-à-dire que Catherine donne à Régis l'anneau d'argent aux deux cœurs couronnés, qu'elle en a reçu le matin même, et que Régis, à son tour en place un tout semblable au quatrième doigt de la main de sa future compagne.

Mais après l'hymne à l'Esprit-Saint, l'inscription des noms, l'échange des anneaux, la bénédition des promesses, il restait une formalité à remplir, une formalité importante, essentielle, sans laquelle toutes les autres étaient regardées comme nulles, et qui cons-

tituait à elle seule les fiançailles, et dont nos vieilles lois lorraines avait fait le texte exprès de leurs dispositions à cet égard.

C'était celle du baiser publique que la fiancée doit donner à celui qu'elle accepte pour futur époux.

Le curé invita les jeunes gens à se prendre la main droite, et dit en s'adressant à la timide fiancée :

— Ma fille, en gage de foi, donnez à votre fiancé le baiser de paix !...

A cette injonction faite d'un ton très sérieux, mais à la gravité duquel se mêlait quelque chose de tendre, Catherine releva timidement la tête vers son amant et parut hésiter un moment, mais seulement l'espace d'une seconde, car Régis retirant à lui la main qu'il tenait encore, fit la moitié du che-

min, et s'inclinant doucement vers sa belle amie, reçut sur ses lèvres le pur et chaste baiser qui aux yeux de tous, en présence du ciel, et devant le prêtre qui en était le ministre, devait autoriser son amour et assurer à l'avenir son bonheur. L'émotion que Régis en ressentit fut vive et profonde, son front pâlit, un léger frisson parcourut tout son être. Il se sentait comme accablé de sa félicité, et l'on eut dit que de ce moment seul il commençait à en comprendre l'étendue.

Catherine quoique également émue, sut mieux cacher son trouble et garder sa présence d'esprit; sur une nouvelle invitation du prêtre, les deux fiancés suivirent le curé qui rentrait dans l'église et se rendit au maître-autel pour terminer la cérémonie par la bénédiction du Saint-Sacrement.

Régis et Catherine s'agenouillèrent devant

la grille, reçurent, avec ce sentiment pieux, mélange ineffable d'amour et de respect qui inonde l'âme dans les courts momens de nos joies terrestres, la bénédiction du vieillard qui venait de consacrer leurs premiers sermens.

Au moment où la petite cloche, agitée par l'enfant de chœur, annonçait la fin de la prosternation, les jeunes filles et les femmes se penchèrent en avant avec l'expression de la plus vive curiosité pour voir qui, des deux accordés, se releveraient le premier; car un présage est attaché à cette action : si la fiancée se lève d'abord, elle sera reine et maîtresse dans son ménage; si le jeune homme la prévient, il sera le maître, et peut-être un maître impérieux. Toutefois le malin ou le bienveillant espoir des jeunes filles fut trompé; au moment où le prêtre retournait vers la

sacristie, Régis, avec une attention aimable, se pencha vers sa belle compagne, la souleva par le bras, et tous deux, ainsi à demi-appuyés l'un sur l'autre, se relevèrent en même temps. A cette vue, un murmure de satisfaction, auquel se mêlaient des félicitations et des promesses de bonheur pour l'avenir, circula dans l'assemblée; les aimables fiancés répondirent aux unes, accueillirent les autres avec émotion et reconnaissance; il s'ensuivit un peu de tumulte, et le cortége ne sortit pas de l'église dans un aussi bel ordre qu'il y était entré. Cependant les ménétriers, en ouvrant la marche, en rétablirent bientôt la régularité.

Les fiancés les suivirent, mais cette fois en se tenant sous le bras. C'était un spectacle touchant que de voir ce jeune couple dans les yeux duquel se lisait déjà la sécurité du

mariage, la tendre confiance de l'amou r unies à la douce gravité qu'imposait l'acte religieux qu'ils venaient de remplir.

CHAPITRE QUATRIÈME.

On revint à la maison où un dîner d'appa-
rat devait réunir tous les invités à la céré-
monie. Catherine, après avoir relevé les
barbes de son bonnet et tourné un tablier
blanc autour d'elle, courut à la cuisine don-

ner un coup-d'œil au dîner et au service de la table.

Quand elle eut prescrit l'ordre et l'entrée des plats, les différens relevés et tout ce qui s'ensuit, elle quitta son tablier, rentra dans la salle pour annoncer à la compagnie que le dîner était servi. On passa dans la salle du festin, dont l'ordonnance, la propreté, autant que le choix des mets, valurent de nombreux éloges à la jeune ménagère. Au dessert on mangea des fruits conservés par ses soins; on goûta des ratafias de sa façon; on but du vin de Machéville, où le père Frémin avait un vendangeoire. On fit chanter les jeunes filles, qui s'en défendaient en rougissant et disant qu'elles ne savaient rien du tout, et qui pourtant finissaient par cèder. On chanta de vieilles chansons grivoises dont les refrains, répétés en chorus, excitaient une gaité

folle et naïve. Dans le tumulte, qui en résultait, plus d'un amant, placé près de sa maîtresse, trouva le moyen de se justifier de quelques torts reprochés, d'obtenir un mot très-doux, et depuis longtemps sollicité, ou quelques faveurs innocentes qui glissaient inaperçues au travers des chansons que les vieillards fredonnaient d'un air gaillard, des éclats de rire des femmes, et des longs discours des beaux parleurs de l'assemblée.

Plusieurs heures s'écoulèrent dans ces joyeux ébats; et, suivant la coutume lorraine, on ne quitta la table que vers le soir. Alors Catherine, pour diversifier les plaisirs de la compagnie, et terminer la journée d'une manière agréable, proposa d'aller faire une promenade hors de la ville. Sa proposition fut accueillie avec empressement par tout ce qu'il y avait là de jeunes gens et de jeunes filles.

Quelques convives d'un caractère plus grave, quelques femmes d'un âge plus mûr, ou que leurs occupations rappelaient au logis, prirent congé de la société; mais les vieillards, pour qui cette partie d'une promenade au clair de lune n'avait pas tout le charme que pouvait s'en promettre une jeunesse enjouée, demeurèrent à la maison, où le père Frémin, qui avait fait apporter des noix et quelques cruchons de vin vieux dans la salle basse, leur tint tête pendant une partie de la soirée; tandis que sa digne moitié, en bonne et sage ménagère, s'occupait à ôter la table, à serrer les débris du dîner, à remettre en place les vaisselles, enfin à rétablir un espèce d'ordre dans la maison, dont la propreté et l'arrangement habituels avaient été singulièrement compromis dans cette circonstance.

Cependant les fiancés, suivis de leurs

jeunes amis, s'étaient dirigés par la Porte-Neuve en passant par les anciens remparts, dont les débris couvraient encore tout l'espace qu'occupe aujourd'hui le cours d'Orléans. Ils avaient successivement visités les jardins de plusieurs d'entre eux : car, pendant longtemps, il était peu de familles bourgeoises, à Nancy, qui ne possédassent un ou deux journaux de terre hors des murs ; lesquels, plantés en vergers et garnis de treilles, leur servaient de but de promenade le dimanche, et de délassement après les travaux du jour.

Après avoir circulé à travers les délicieuses campagnes qu'arrosent les fraîches et vives eaux du ruisseau de Bondonville, la troupe folâtre revint par le faubourg *Saint-Dizier*, appelé depuis *des Trois-Maisons.*

L'air était doux et frais, la lune venait de

se lever, les arbres étaient en fleurs; les rossignols chantaient dans les grands buissons d'aube-épines fleuris qui bordaient le chemin, et ce mélange d'ombre, de lumière, de parfums et d'harmonie inspirait aux jeunes cœurs des pensées tendres et amoureuses.

Catherine et son fiancé éprouvaient le charme d'une belle nuit de printemps, d'une manière plus profonde encore; ces premiers instans où les sévères bienséances leur permettaient un rapprochement plus intime étaient sentis, goûtés par eux avec délices. Régis avait tant de choses à dire! tant de questions à faire! tant de réponses à obtenir! Mais la route qu'ils suivaient, coupée alternativement d'obscurité et de clarté, contrariait souvent l'amoureux jeune homme; car lorsqu'un arbre, déjà feuillé, projetait son ombre sur le chemin, si Catherine balbutiait quelques mots

gracieux et doux, il n'en pouvait lire la ravissante expression sur son beau visage ; et quand à son tour la lune inondait la route de sa vive lumière, la bouche de la capricieuse jeune fille demeurait muette.

Bientôt, pour échapper aux doux reproches de son amant, et peut-être au trouble dangereux de son propre cœur, Catherine, se retournant vivement vers ses compagnes, dont la conversation paraissait aussi mystérieuse et aussi fréquemment interrompue que la sienne, leur proposa de rentrer en ville en chantant une de leurs rondes favorites. Cette proposition fut vivement accueillie par les tendres et malicieuses jeunes filles, qui, voyant en cela le moyen de taquiner leurs amans, dont la plupart auraient préféré la douceur de cette espèce de tête-à-tête, se mirent aussitôt à composer cette chaîne vivante,

dans laquelle jeunes garçons, jeunes filles entremêlés, et se tenant par la main, forment cette ronde immense, image de la danse primitive, et qui, s'exécutant non au son des instrumens, mais aux chansons, faisait autrefois les délices de la jeunesse lorraine.

Les jeunes gens, après avoir un peu boudé, se mêlèrent enfin à la danse, et toute la troupe rentra en ville par l'antique porte Notre-Dame, tantôt en dansant et tantôt en répétant après Catherine, dont la voix jeune, éclatante et gaie, avait commencé la ronde de mai, d'abord les deux premiers vers de la chanson, et ensuite le refrain.

Voici le mois de mai,
Le mois de toutes fleurs;
Que *tout* jeune fillette
Aura des serviteurs.

REFRAIN.

Or aimez-moi ma brunette,
Vous aurez mon cœur!

Que tout jeune fillette
Aura des serviteurs.
Je ne dis pas pour moi,
Car j'en ai déjà deux.

Or aimez-moi, etc.

On en était au dixième couplet de cette ronde populaire, poésie naïve, défectueuse en sa forme, mais dont le sens souvent tendre, plus souvent malicieux, suffisait pour égayer ces simples esprits; quand la bande joyeuse, après avoir traversé l'enceinte de la citadelle, entra sous la voûte oblique et profonde de la seconde porte appelée jadis porte de la Craffe. L'écho de ces vieilles murailles répéta d'abord assez distinctement le chant de mai et son joyeux refrain; mais peu à peu il s'y mêla des éclats de rire, quelques cris à demi-étouffés, des pas précipités, enfin un murmure confus, insaisissable, puis tout-

à-coup les jeunes filles et Catherine la première échappant aux bras qui les retenaient peut-être, rompirent brusquement la chaîne, coururent vers l'extrémité de la sombre voûte, et reparurent aux brillantes clartés de la lune comme un vol de blanches colombes effarouchées.

Là d'une part des ris excessifs recommencèrent, de l'autre des reproches contenus, des menaces caressantes, des promesses de se venger, et l'on avait descendu la Grande-Rue, remonté la rue Saint-Michel, enfin, parvenu dans la rue du Four-Sacré, on s'était arrêté devant la maison de Catherine, que cette gaîté folâtre et toute cette rancune amoureuse n'avaient pas pris fin.

Le père et la mère de la fiancée vinrent la recevoir à sa porte; Régis embrassa ses futurs parens avec une tendresse toute fi-

liale, puis en passant devant sa belle amie.

— Bonsoir, mam'zelle Catherine! dit-il avec une feinte colère, tandis que l'expression de son regard démentait le sens de ses paroles, vous êtes une méchante, et..... vous me le paierez chèrement un jour!

— C'est bon, c'est bon! dit la belle fille en riant encore, nous verrons cela, et du reste, vos menaces ne m'effrayent guère! mais allez vous en monsieur Régis; et vous bonsoir mes chères amies, hâtez-vous aussi de rentrer car il est tard, dix heures sont sonnées et la cloche du couvre-feu va cesser de tinter avant que chacune de vous soit au logis.

En effet, la sévère ordonnance qui enjoignait aux habitans de Nancy, sous peine d'amende, d'éteindre leur feu à une certaine heure était encore observée, et comme nul ne

se souciait d'encourir cette peine, on abrégea les complimens de part et d'autre et l'on se sépara.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Par suite de diverses circonstances, le mariage de Régis et de Catherine au lieu de se faire comme les amans l'espéraient et comme les parens en avaient d'abord l'intention, à la Sainte-Anne, fut remis à la Saint-

Martin, attendu que la somme de trois mille livres de Lorraine, dont se composait la dot de Catherine, ne devait rentrer au père Frémin qu'à cette époque.

L'amoureux Régis qui se serait volontiers passé de dot, trouvait ce retard bien contrariant et il en avait souvent fait ses plaintes; mais sur cet article, le vieux bourgeois était intraitable.

La seule idée de marier sa fille *sans dot* eut révolté son orgueil, et il fut sourd à toutes les représentations de son futur gendre et de sa fille elle-même.

D'ailleurs, il fallait bien six mois, disait à son tour la mère, pour préparer le trousseau. Elle avait commandé des pièces de toile à son tisserand, il fallait encore les blanchir et les ouvrer; et pouvait-on mettre les gens en ménage sans seulement leur donner des draps!

Ce n'était donc pas trop de ce délai pour faire les choses d'une manière convenable!... Il est bien vrai qu'il y avait bonne dose de vanité dans les assertions de la bonne femme; elle savait très bien que sa fille ne manquerait ni de linge, ni de quoi que ce fut dans la maison de son mari; Régis avait même sû la mettre tout-à-fait dans ses intérêts, en lui faisant voir, sous prétexte de la consulter sur ses arrangemens; l'ordre et l'abondance qui régnaient chez lui.

Quelquefois la bonne mère était prête à se rendre aux excellentes raisons que lui donnait Régis pour hâter son mariage, il l'assurait que Catherine n'avait besoin de rien; qu'il serait toujours assez riche de posséder une femme comme elle, que sa maison avait un urgent besoin d'une ménagère, que tout s'y détériorait faute de l'œil surveillant d'une

femme, qu'enfin tout ce que Catherine pourrait lui apporter de biens ne remplacerait peut-être pas tout ce qu'il perdait en dépense et en bonheur !... ajoutait le jeune homme d'un ton caressant.

— Convenez-en, ma mère !...

Celle-ci, gagnée par ces manières engageantes, n'eut pas été loin d'y céder, si elle eut été la maîtresse de régler cette affaire ; mais à cet égard la volonté de son mari avait été exprimée d'une manière formelle ; et il n'y a pas à revenir là-dessus, disait l'épouse soumise, et puis songez donc Régis, que ma fille ne peut pas entrer chez vous toute nue ! Elle a filé le chanvre de ses draps, le lin de ses nappes et de ses chemises, moi j'ai fait le reste ; il faut qu'elle apporte en ménage le fruit de son travail de jeune fille, c'est la ré-

gle. On dirait de belles choses d'elle dans le quartier, s'il en était autrement!

Force fut donc aux amans de se résigner à la volonté paternelle. Toutefois ce temps qui semblait si long à leur tendre impatience ne devait pas s'écouler pour eux sans douceur. Ne devaient-ils pas se voir tous les jours ? Régis n'avait-il pas été invité par les parens à dîner tous les dimanches et à passer avec eux la journée? Et les rondes du soir autour de la fontaine de Saint-Epvre, et les promenades au jardin pour aller cueillir les cerises et les autres fruits qui devaient y mûrir jusque-là? Et les fêtes de la Pentecôte, où l'on va en joyeux pélerinage à Saint-Nicolas-de-Port, dont l'église est si chère aux jeunes filles, sûres qu'elles sont de trouver un mari dans l'année, si, dans leurs pieuses visites aux chapelles, elles ont eu le bonheur

de marcher, *sans le savoir*, sur la pierre mystérieuse, inconnue, qui se trouve dit-on dans l'église du grand patron de Lorraine. Et la Saint-Jean d'Été, avec son bûcher de la veille, et sa fête du lendemain sous les murs gothiques de la vieille commanderie de ce nom? C'est là que les habitans de la ville se rendent en foule, les uns pour y manger les flans tout chauds, les tartes d'un sou et les dix ou douze espèces de cerises que fournit le territoire de Nancy; les autres pour s'agenouiller dévotement au pied d'un prêtre dans l'église et jusque dans la cour, se faire imposer par lui la Sainte-Étole sur la tête, tandis qu'il récite à voix basse l'évangile de Saint-Jean, afin d'être préservé durant toute l'année du tonnerre et de mort subite.

Plus tard il y aura les grandes solennités de la Fête-Dieu, où leurs altesses le duc et

la duchesse et toute la cour de Lorraine viennent à Nancy ; où les belles tapisseries de Flandre conservées au garde-meuble de la couronne, sont tendues dans les rues, où le pavé est jonché de fleurs ; les places et les carrefours sont ornés de magnifiques reposoirs ; où toutes les congrégations de jeunes filles vêtues de blancs avec des rubans bleus ornés d'une médaille d'argent, et précédées de la bannière de la Vierge, chantent ces belles et antiques litanies que jadis le duc de Guise porta à Naples, et que de nos jours un de nos plus gracieux compositeurs (1) en a rapporté comme un air napolitain.

Oh ! il y a bien des fêtes encore, sans compter celles des vendanges qui couronnent toutes celles de l'été !

(1) Mazini, *l'air des Contadines.*

Jeunes gens! jeunes gens! profitez bien de cette belle saison de fleurs, de fruits et d'amour! n'en perdez aucun jour!... Hélas! n'en délapidez point les heures précieuses dans ces brouilleries, ces susceptibilités, ces folles jalousies qui parfois jettent tant d'ombres sur ces heures brillantes et fortunées! et pourtant faut-il s'en plaindre? à ces vives querelles, à ces bouderies mutines, à ces ruptures momentanées, car qu'elles amours sont franches de toutes ces choses? succèdent des larmes si sincères, des explications si tendres, des racommodemens si doux, que pour en goûter encore les délices, est-il cœur de femme qui ne consentit à ce prix à en subir encore l'amertume?...

Toutefois ce temps du *noviciat d'amour*, comme on pourrait appeler les fiançailles, n'est pas entièrement perdu pour le bonheur

et la vertu : c'est alors qu'une sérieuse étude des goûts, et du caractère de l'objet aimé, apprend à corriger en soi ce qui pourrait lui déplaire; tantôt par un doux badinage on indique un léger travers; tantôt un conseil donné d'une bouche caressante et aimée déracine un défaut que la raison n'avait pu détruire, ou quelque fâcheux penchant passé en habitude.

— Vous êtes violent et querelleur, mon bon Régis, disait souvent Catherine; vous avez encore eu une dispute avec ce nouvel armurier de la rue Saint-Dizier, parce qu'il dit que vous ne saviez pas braser l'acier *à la française;* que vous importe! puisqu'au dire des maîtres et de tous les connaisseurs votre travail est supérieur au sien? et qu'il n'y avait rien de si beau que les pistolets et les fusils de chasse garnis en argent, que, sur

l'ordre de notre bon duc Léopold, vous avez fait pour être envoyés à la cour de Vienne ! Laissez dire ce sot envieux, et ne vous mesurez plus avec lui, comme vous le faites trop souvent... je le sais !... sur l'esplanade entre les deux villes... Que deviendrais-je donc, quand je serai votre femme, si vous ne savez pas mieux vaincre votre humeur ?...

— Oh ! Catherine, pouvez-vous croire ?..... interrompait le jeune homme peiné.

— Je ne parle pas pour moi précisément, reprenait Catherine sans le laisser achever, je sais que vous m'aimez trop pour me faire souffrir sans sujet ; et je tâcherai de vous en donner le moins possible ; mais la crainte de vous savoir engagé dans quelque fâcheux démêlés me fera trembler chaque fois que vous tarderez à rentrer au logis, et cette

crainte suffira pour me rendre bien malheureuse, je vous en avertis.

— Eh bien, Catherine, je veux me corriger! Oui, vous avez raison, pour vous je deviendrai doux et patient; je n'aurai plus d'humeur, je ne chercherai plus querelle à personne, pas même à M. Jean Mollard quand je le verrai venir s'asseoir près de vous, le soir, devant la porte, et me prendre ma place.... comme hier encore! et vous chuchotter à l'oreille je ne sais quoi qui vous fait rire comme une folle... Mais aussi, Catherine, vous m'en tiendrez compte, n'est-ce pas? Et vous saurez que si je ne donne pas une paire de soufflets à ce courtaud, quand il me regarde en ricanant, c'est pour vous plaire! uniquement pour vous plaire! Entendez-vous?...

Et en parlant ainsi la voix du fougueux jeune homme tremblait d'une colère mal conte-

nue, ses yeux étincelaient, et ses veines se gonflaient sur son front.

— Hum! vilain jaloux! reprenait en souriant la belle fille sans s'effrayer de cette explosion soudaine; il faut qne je sois bien affolée pour vous aimer tel que vous êtes! Mais enfin, mon bon Régis, corrigez-vous puisque je vous aime!...

Ces douces paroles, un regard plus doux encore, une main pressée, et quelquefois un baiser furtivement donné, et qu'on feignait de laisser ravir, conjurait l'orage, et rendait à ce cœur agité le calme et la sérénité.

CHAPITRE SIXIÈME.

A la fin de septembre, le trousseau de Catherine, grâce à sa diligence, était terminé; elle s'occupait maintenant de sa parure de noces; car le mariage devait avoir lieu dans six semaines. Mais de quelle étoffe sera la

robe de noce?... Cette question avait déjà été l'objet de graves discussions entre la mère et la fille. La première répétait, pour la millième fois peut-être, qu'elle s'était mariée en serge noire, et qu'elle portait pour tout atours une coiffe de fine batiste, à laquelle était attachée une petite couronne de fleurs d'un violet sombre, entremêlées de fils d'or.

— Mais, ma mère, interrompait Catherine avec cette vive impatience que les jeunes filles les plus soumises ne peuvent réprimer, quand il s'agit de défendre quelqu'article de leur toilette, à cette époque il n'en était pas autrement; c'était le temps où la malheureuse Lorraine, veuve de ses princes en fuite, était mise à feu et à sang par les Croates; où la peste et la famine, arrivées à la suite des Français, dévastaient nos villes et nos campagnes; il eut fait beau voir, alors que le

marquis de la Ferté foulait impitoyablement le pauvre peuple, il eut fait beau voir des bourgeoises porter autre chose que cette étoffe de deuil, qui était bien celui de tout le pays! Mais aujourd'hui que nos princes nous ont été rendus, que le grand Léopold lui-même a déclaré qu'il voulait que les bourgeois de sa bonne ville de Nancy quittassent leurs habits noirs et oubliassent leurs malheurs, vous conviendrez qu'on ne saurait mieux obéir à ce bon prince qu'en portant des étoffes de couleurs claires en signe de réjouissance? N'est-ce pas, Régis? continua-t-elle en s'adressant au jeune armurier, qui, suivant sa coutume, venait tous les soirs, après son travail, passer une heure ou deux chez les Frémin, et qui paraissait prendre grande attention à ce que disait la belle fille, quoiqu'en fait il n'en ait pas entendu un mot, tout occupé

qu'il était du jeu mouvant de sa physionomie de la douceur de sa voix qui vibrait délicieusement à son oreille, enfin de la grâce de ses manières pleines de vivacité et d'enjouement. Comme il continuait à la regarder sans répondre, Catherine répéta sa question; car elle avait quelques raisons de penser qu'en effet le jeune homme ne prenait pas une part bien active à la discussion, ou du moins qu'il y attachait la même importance que ce sujet avait pour elle; Régis était généreux, mais économe comme tous les Lorrains, il était bien résolu à laisser sa femme dame et maîtresse dans une grande partie de l'administration du ménage. Toutefois il n'oubliait point, et il l'avait témoigné en diverses occasions, qu'il était artisan; et, pour avoir épousé une bourgeoise, l'honnête garçon ne voulait point renoncer à la simplicité des mœurs de sa classe.

C'était cette disposition, bien connue de Catherine, qui l'engageait à obtenir l'assentiment de Régis à ses projets de toilette; et l'adroite et coquette jeune fille ajouta, en le regardant tendrement tandis qu'elle faisait tourner rapidement son aiguille entre ses doigts pour détordre son fil :

— Voyons, Régis, comment choisirons-nous cette étoffe? sera-t-elle bleue, rose, ou gorge de pigeon?

— Tout ce que vous ferez sera bien fait, répondit simplement Régis, et quelque soit la couleur de cette robe vous serez toujours charmante. Quant à la qualité de l'étoffe, si vous voulez savoir ma pensée là-dessus, je veux qu'elle soit riche et de bon goût; un jour de noce on ne refuse rien aux femmes, et dût-elle coûter jusqu'à trois gros écus l'aune..... j'approuverai tout ce que vous choisirez!

Cette déclaration, qui annonçait tant d'amour et de libéralité dans celui qui la faisait, rendit le visage de la jeune fille tout radieux.

— Vraiment, mon bon Régis, dit-elle toute confuse, et pourtant au fond ravie, vous êtes par trop généreux! Je ne voudrais pas vous mettre en telle dépense, et pourtant... Tenez ce que vous me dites-là me fait plaisir!... car vous saurez que la vieille Rachel, vous savez cette bonne juive qui achète et revend des robes et des étoffes aux dames de madame la duchesse, Rachel m'a dit aujourd'hui qu'on lui avait donné à vendre une pièce d'étoffe de Lyon en soie brochée à fleurs, qui est tout ce qu'on peut voir de plus beau, et dont le prix, dit-elle, n'est pas plus élevé que celui d'un gros de Tours ordinaire.

— Eh bien, il faudra voir cela, répondit Régis.

Et Catherine satisfaite de cette première concession à ses désirs, ne poussa pas plus loin l'entretien à ce sujet.

En effet il y avait alors, entre les mains de la juive en question, une robe que la jeune marquise de R*** avait fait venir de Lyon pour le jour de sa présentation à la cour de Lunéville; pendant qu'on lui expédiait cette étoffe, le mari de la marquise était mort d'une attaque d'apoplexie. Cette catastrophe, le deuil qui la suivit, ayant fait ajourner ses projets de présentation à la cour, et comme de longtemps elle ne devait faire usage d'ajustement du genre de celui-ci, la marquise donna la robe à la juive pour la vendre ; et, quoique le prix qu'elle y mit fût fort inférieur à celui qu'elle avait coûté, il était pourtant encore assez élevé pour que la juive ne trouva point tout de suite à s'en défaire.

On était au vendredi, la vieille Rachel qui savait à point nommé qu'elles étaient dans la ville, les filles au moment de se marier, les réunions qui devaient avoir lieu soit chez le gouverneur, soit à la cour de Lunéville, ne manqua pas dès le lendemain de colporter sa robe ; et comme elle en avait déjà parlé la veille à Catherine, en lui vendant quelques objets pour son trousseau, elle lui apporta la pièce d'étoffe pour la lui faire voir, car disait la vieille enjoleuse, *la vue n'en coûtait rien!*

C'était effectivement comme l'avait dit Catherine la plus belle chose du monde. Qu'on se figure un fort tissu de soie gris-perle et blanc avec de doubles raies brochées, dont l'une à fond gris était divisée par un faisceau de fines lignes roses et bleues; sur les deux autres plus larges et à fond blanc d'argent étaient

semées d'abord de mignonnes petites roses, et des bluets entourés de feuillages d'un brun doré, puis de grands bouquets de roses, de tulipes et d'une élégante fleur de fantaisie faisant aigrette, le tout lié d'un nœud de ruban bleu ombré et à bouts flottans, telle était la robe.

Catherine en voyant cette magnifique étoffe, sans réfléchir à ce qu'un ajustement de ce genre pouvait avoir de trop au-dessus de sa simplicité, de son état, ressentit un âpre désir de la posséder. Les paroles de Régis lui revenaient à l'esprit et tantôt elle était prête à retenir la robe en donnant des arrhes à la marchande, tantôt, elle voulait envoyer chercher Régis pour qu'il la vit et se décidât lui-même à la lui acheter, puis une certaine délicatesse la retenait, elle sentait secrètement qu'il ne fallait pas abuser de la généro-

sité de son amant ; enfin elle ne savait que faire, ni à quoi se décider. Elle ne pouvait consulter sa mère à ce sujet, car quoiqu'enfant très aimée, Catherine redoutait un peu les remontrances de cette dernière sur les inconvéniens du luxe, et la répétition de la vieille histoire de son lugubre habit de noces, que la bonne dame avait coutume de conter quand il était question de quelque innovation de toilette.

Pendant ce temps la vieille juive étalait l'étoffe à longs plis, s'extasiait sur la beauté de la soie, la richesse des couleurs, le bon goût du dessin ; puis voyant la perplexité de la jeune fille et en soupçonnant le motif, elle lui dit tout-à-coup.

— Voulez-vous que je la porte à M. Régis ? c'est un bon jeune homme, qui aime ce qui est beau, et quand il ne l'achèterait pas, il la

verrait du moins, et comme on dit *la vue n'en coûte rien.*

Ce fut un trait de lumière pour Catherine.

— Oui! oui! ma bonne Rachel, dit-elle en renfermant la précieuse étoffe dans ses nombreuses enveloppes; portez la lui! mais comme par hazard, voyez-vous? sans lui dire que vous me l'avez montrée, parceque... vous comprenez?... j'aime mieux lui laisser le plaisir de me faire une surprise, s'il se décidait à... enfin ajouta la jeune fille en répondant au fin sourire de la vieille colporteuse, qui comprenait fort bien sa pensée; faites pour le mieux! je m'en rapporte à vous!

Ce même jour le mari de Rachel qu'on appelait Roboam, et qui comme la plupart des gens de sa nation, faisait alors à Nancy le commerce de banque et de courtage, se

trouvant dans la boutique de Jean Mollard pour une affaire d'argent, lui parla de l'étoffe que sa femme avait à vendre.

— Vous n'avez rien de semblable dans votre boutique, mon bon monsieur Mollard, lui dit-il avec l'accent nazillard, particulier aux juifs d'alors ; et comme voici bientôt les fêtes de la Toussaint, vous devriez m'acheter cette étoffe, vous en tireriez, j'en suis sûr, beau profit.

Jean Mollard reçut la proposition avec un superbe dédain.

— Grand merci ! mon cher Roboam, dit-il d'un ton railleur, je n'achète rien aux juifs, moi ! je fais venir mes étoffes de soie de Lyon ou de Nîmes. Il faut laisser ce petit commerce de brocantage à votre femme, quant à moi ce n'est pas du tout mon affaire.

L'honnête Israélite qui n'avait fait cette

offre que par manière de conversation, n'insista point, il se retira un peu piqué de la grossièreté du marchand, se promettant en lui-même de la lui faire payer à la première occasion, soit de quelques billets à escompter, soit de tout autre négociation.

Comme Roboam remontait la rue de la Cour, pour se rendre par la place Saint-Epvre, la rue de la Source, celle appelée *derrière la monnaie,* à l'obscure et pauvre synagogue que ses coréligionnaires y avaient établie clandestinement et à la faveur du crédit du riche Salomon Lévi, pendant quelque temps grand trésorier de Lorraine; il rencontra le jeune armurier.

Celui-ci ayant appris que la vieille Rachel était passée chez lui dans un moment où il était sorti, et se doutant bien que la robe avait été le motif de cette visite, il dit à Ro-

boam que si cette robe n'était point vendue, il désirait la voir et l'acheter pour sa fiancée, mademoiselle Catherine Frémin.

— Ah sur ma foi! s'écria le juif en riant, elle est bien digne d'être portée par une aussi belle et brave fille! et ce m'est un vrai plaisir que cette belle étoffe passe entre vos mains, mon bon monsieur Régis.

— Eh bien retournons chez vous, dit aussitôt le jeune homme, nous ferons tout de suite l'affaire!

— Ah pardon! mon cher monsieur! pardon! reprit le juif en regardant à l'occident, mais voilà le soleil qui se couche, le sabbat vous savez commence... je vais à la prière et nous ne pourrons faire cette petite affaire que demain au soir...

— Eh bien, demain au soir, soit! dit Régis,

mais promettez-moi de ne traiter avec personne avant que vous ne m'ayez revu !

— De grand cœur ! monsieur Régis, sur ma foi vous aurez toujours la préférence, parole d'honnête juif ! je vous le promets.

Ils se séparèrent, et le soir Régis s'empressa de dire à sa belle amie qu'elle pouvait compter sur la robe qu'elle désirait avoir.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Mais depuis quelques heures, cette robe était devenue pour bien d'autres que Régis un objet d'envie. Geoffroi Gauguin le clerc du notaire ducal, avait succédé depuis trois mois à maitre Grandier, lequel en mourant lui

avait laissé son étude. Ce changement dans sa fortune ne tarda pas à le consoler des rigueurs de la belle Catherine. Depuis, en allant poser les scellés chez un riche bourgeois de Badonvillers, lequel venait de décéder et laissait une fille mineure, unique héritière de tous ses biens, il sut plaire à cette dernière et était au moment de l'épouser. C'était une année de mort; et en remplissant les devoirs de sa charge, au décès de M. le marquis de R***, Geoffroi apprit tout naturellement l'histoire de la robe d'étoffe de Lyon. De retour chez lui il pensa que ce serait une belle occasion de faire un riche cadeau à sa maîtresse; seulement comme il était fort avare, il craignait de payer trop cher en faisant lui-même cette acquisition. Il était lié d'amitié avec Jean Mollard, et le samedi matin il courut chez ce dernier; le pria de lui faire cette

négociation en lui faisant comprendre qu'il répugnait à sa dignité de notaire ducal d'aller chez le juif pour une semblable affaire.

Jean Mollard se mordit les doigts de n'avoir pas accepté l'offre que Roboam lui avait faite la veille, toutefois enchanté d'avoir un service à rendre à M. le notaire ducal, il promit de faire tout son possible pour remplir son désir.

Sur-le-champ et après avoir bien recommandé sa boutique à ses garçons. Il sortit pour aller chez le juif, qui heureusement ne demeurait pas bien loin, car il habitait la petite rue derrière les Cordeliers; et l'absence de Jean Mollard ne pouvait être longue.

Mais dans son empressement à servir son ami, le courtaud n'avait pas pensé qu'on était au samedi, fête religieuse du culte israé-

lite, et que vraisemblablement il n'y avait point d'affaire à conclure ce jour-là.

En effet, arrivé devant l'étroite et misérable demeure du juif qui, comme tous ceux de sa nation affectait tous les dehors d'une extrême pauvreté de peur d'exciter l'envie, ou de s'attirer d'odieuses vexations, Jean Mollard eut d'abord beaucoup de peine à y arriver. Il pleuvait à verse, la rue était fort sale, et le marchand ne sachant ou placer les pieds parmi les immondices qui encombraient l'entrée de la maison, se mit à frapper violemment à la porte, impatient d'échapper à la pluie et surtout aux regards curieux du petit peuple qui habitait cette rue, et mettait le nez à la fenêtre pour voir qui frappait ce jour et à cette heure à la maison du juif, que chacun savait devoir être alors en prières. Jean Mollard redoubla ses coups à la porte.

A la fin, l'israélite troublé dans ses pieuses méditations, ouvrit une petite lucarne et demanda la cause de tout ce bruit.

— Est-ce que tu vas me tenir ici une heure à ta porte? chien de juif! s'écria le courtaud avec colère et hauteur, descends et ouvre-moi, j'ai à te parler d'affaire!...

— Mon bon monsieur! répondit le juif avec un ton patelin, familier à ses pareils, et qui riait dans sa barbe en voyant le riche et fier marchand piétiner au milieu de la boue sur la pointe du pied, de peur de gâter sa chaussure de peau de castor; ignorez-vous que le samedi est pour nous le jour du Seigneur, et que nous ne traitons d'aucune affaire tant que le soleil est sur l'horizon?...

— L'affaire que j'ai à traiter avec toi, vieux bouc, répartit Jean Mollard doublement irrité de ce contre-temps et de la réponse du

juif, ne sera ni longue ni difficile à terminer; je viens te dire que je prends la robe dont tu m'as parlé hier; remets-là moi, et viens demain chercher ton argent.

— Vous me demandez une chose impossible, répondit le juif avec malice et en s'appuyant commodément sur le bord de la fenêtre, tandis que l'eau du toit dégoûtait sur l'habit de drap fin de son malencontreux interlocuteur; la robe en question est vendue depuis hier, et je dois la livrer ce soir.

— Vendue! s'écria le marchand stupéfait; et à qui?

— Ah! ah! reprit l'autre, elle est vendue à un homme qui ne fait pas venir, il est vrai, ses étoffes de Lyon ou de Nîmes, et qui est obligé, comme bien d'autres, de s'adresser à un pauvre juif quand il veut quelque chose de bon et de beau... Elle est vendue à ce bon

M. Régis, un digne jeune homme; il la destine à sa fiancée, et croit qu'il ne peut y avoir rien de trop beau pour elle; c'est la belle Catherine Frémin, vous savez?...

Ces paroles piquèrent au vif l'amant rebuté, et rouvrirent les blessures mal fermées que l'amour déçu et la vanité humiliée avaient faites dans son cœur. Il haïssait Régis, non-seulement comme son rival en amour, mais encore parce qu'en maintes circonstances le jeune armurier, par la politesse de ses manières, la fermeté de son caractère, l'avait emporté sur lui; l'idée que cet heureux rival allait avoir la gloire de conduire à l'autel la femme qu'il avait, lui, recherchée, et aller vêtue du somptueux habit acheté pour une marquise lui fut si amère qu'il résolut d'y mettre obstacle à tout prix. Loin donc de s'emporter, il se rapprocha de la fenêtre; et,

baissant la voix, il dit d'un ton presque suppliant :

— Mon cher Roboam, puisque vous n'avez pas livré la marchandise, écoutez-moi! ce n'est pas pour moi que je vous demande la préférence, c'est pour M. le notaire ducal qui, vous le savez, va se marier; il désire cette robe pour sa femme. Il faut tâcher de le satisfaire; ce ne sera pas la seule affaire que vous traiterez avec lui, songez qu'il y va de votre intérêt de l'obliger! C'est un notaire, il a des fonds à placer, à faire valoir, réfléchissez!...

Roboam écoutait d'un air soucieux tout en disant :

— Je ne puis, foi d'Abraham! j'ai donné ma parole!

Et autres phrases qui, tout en attestant de la loyauté, laissaient pressentir qu'il ne serait

peut-être pas à l'abri d'un certain entraînement, quand la voix de sa vieille femme, partant du fond de la chambre, vint le rappeler à ses devoirs et à ses premiers engagemens.

— Roboam ! Roboam ! lui cria-t-elle, pourquoi transgresser ainsi la loi du Seigneur en parlant d'affaires le saint jour du Sabbat ! Je vous attends pour terminer la prière. Anathème sur celui qui trouble le fidèle dans ce saint exercice !

— Mon cher monsieur, dit l'Israélite en se retirant de la fenêtre, je vous l'ai dit, vous me demandez une chose impossible ; la robe est vendue, et M. Régis doit venir la chercher ce soir. Adieu !...

En prononçant ces mots le juif, qui savourait en son cœur sa petite vengeance, ferma

la lucarne, et laissa Jean Mollard dans un état de fureur impossible à décrire.

— Que le diable te torde le cou, vieux singe! vieux Schabeusse (1)! dit-il en s'éloignant plein de rage; mais tu me le paieras... Et lui aussi, l'effronté forgeron, il me le paiera! J'en jure par mon aune, ce n'est pas lui qui aura la robe! et quand je devrais.,...

Il rentra chez lui occupé de projets de vengeance.

(1) Nom injurieux que le peuple Lorrain donnait autrefois aux juifs.

CHAPITRE HUITIEME.

Cependant ce même jour, après avoir terminé sa laborieuse journée, Régis, au moment d'aller passer, selon sa coutume, le reste de la soirée auprès de Catherine, se ressouvint du rendez-vous du juif; et quoique

le temps fût pluvieux et la nuit fût fort noire, il n'hésita pas à faire cette petite course. Il tourna donc par la rue du Four-Sacré; et, passant devant la maison de Catherine, Régis regarda avec amour la fenêtre du premier étage, éclairée par la lampe de Catherine, en pensant qu'elle l'attendait sans doute; il fut tenté d'entrer dans la maison, et de dire qu'il ne viendrait que dans une demi-heure; mais la crainte que l'honnête Roboam ne fût alors couché, et qu'il ne manquât ainsi le marché, le détermina à passer outre. Il descendit la rue Saint-Michel, tourna à gauche dans la partie de la grande rue appelée encore, à cette époque, rue *Devant-le-Châlet;* et, laissant le palais ducal et le couvent des Cordéliers à main droite, il continua sa route vers la porte Notre-Dame, laquelle, flanquée de ses deux grosses tours rondes à toits ai-

gus, semblait, avec sa sombre voûte fermée d'une grille, un antre formidable gardé par deux géants.

Les rues étaient déjà désertes à cette heure, et l'ordonnance du duc Léopold concernant l'éclairage de la ville, bien que rendue depuis l'année 1715, n'avait pas encore été mise à exécution, du moins à la ville vieille, et comme on dit vulgairement, il *faisait noir comme dans un four*; comme il entrait dans la rue Bazin, au fond de laquelle demeurait le juif; Régis crut entendre marcher de l'autre côté du ruisseau, mais avec une certaine précaution, lorsque l'individu, après avoir suivi pendant quelque temps le même chemin que Régis, traversa tout-à-coup la rue, en passant brusquement près de lui en disant :

— Bonsoir, M. Régis !...

— Ma foi ! répondit celui-ci en riant, vous

êtes plus habile que moi, car je serais bien en peine de dire qui vous êtes !

— Ah ! cela ne fait rien, répondit l'inconnu d'un ton goguenard, et je ne vous en dit pas moins bonsoir !

— Bonsoir donc ! dit Régis, tandis que l'autre s'éloignant à grands pas, s'enfonça dans la rue profonde et tortueuse que terminaient en impasse les bâtimens des Cordeliers.

Régis ne fit nulle attention à cet incident ; il atteignit bientôt la maison de Roboam, reconnaissable par un banc de pierre, et que Régis trouva à tâtons plutôt qu'il ne l'apperçut ; il frappa deux petits coups à la porte ; celle-ci s'ouvrit aussitôt, et la vieille Rachel, une lampe de cuivre à la main, accueillit d'un air affable, le jeune armurier, puis l'introduisit dans la petite salle basse, où le couple

craintif et défiant recevait les étrangers.

Tout dans cette pièce témoignait de la plus extrême pauvreté, les murs nus et à peine recrépis n'avaient pas même un lambeau de ces grossières, mais chaudes tapisseries en laine et fil, qui se fabriquaient alors à Nancy et dont ne manquaient point les plus pauvres demeures; une table de chêne, quelques escabeaux pareils, un grand bahut et quelques pauvres ustensiles de ménage en composaient tout le mobilier, et pourtant au-dessous de cette chétive demeure était un caveau qui contenait peut-être plus d'or en lingots et d'argent monnayé que n'en contenaient les coffres en fer du trésor de Lorraine.

Régis bien vu du vieux couple en fut bien accueilli; pendant que Rachel tirait du bahut le paquet qui contenait la précieuse étoffe, Roboam raconta en riant et faisant

beaucoup de gestes, la déconvenue du marchand de la Grande-Rue, et comme dans aucune occasion le juif ne perd de vue ses intérêts, celui-ci ne manqua pas d'ajouter que pour avoir la robe en question, Jean Mollard aurait donné tout ce qu'on lui aurait demandé.

— Mais vous ne pensez pourtant pas mon cher Roboam, dit Régis en souriant, que je sois disposé à vous donner tout ce que vous me demanderez ? ainsi il faut être raisonnable ; voyons ! continua-t-il en examinant l'étoffe que la vieille Rachel venait de déployer, et qui exposée aux clartés blafardes de la lampe, et en dépit de ce jour peu favorable, parut en effet à Régis d'une grande beauté.

— Voyons ! combien voulez-vous de cette robe ? dépêchons-nous, car je suis pressé.

La vieille marchande se mit alors à énu-

mérer le nombre d'étoffes inférieures à celle-ci qu'elle avait vendue à madame la comtesse, à madame la marquise, et à je ne sais combien de dames de la cour; de son côté Roboam n'épargnait pas les frais de son éloquence mercantile, pour faire admirer à l'acheteur le poids de la soie, la beauté, la solidité du tissu, l'éclat et la vivacité des couleurs, c'était un double flux de paroles à ne pas s'entendre.

— Sans tant de raisons! dit enfin Régis pour y mettre un terme, voulez-vous me dire le prix de cette robe? et il tirait déjà sa bourse pour la payer, car le temps s'écoulait, la robe lui plaisait et il lui tardait d'être auprès de Catherine et de la lui offrir.

Ce ne fut pas sans peine qu'il amena enfin la juive et son mari à répondre cathégoriquement à sa question. Le prix qu'ils énoncèrent,

bien qu'ils eussent largement profité de la circonstance, ne dépassait pas de beaucoup celui que Régis voulait mettre à l'habit de noce de sa fiancée. Il le réduisit un peu, et après quelques légers débats de part et d'autre, il compta enfin sur la table la somme convenue, reçut en échange le rouleau d'étoffe, et après avoir souhaité le bonsoir aux deux époux forts contens du marché, il quitta la maison.

Joyeux d'avoir si bien réussi, pensant à l'aimable accueil qu'il allait recevoir, au plaisir qu'il allait causer, aux doux fruits qu'il en recueillerait, Régis reprit en toute hâte le chemin du logis de Catherine.

La pluie avait cessé, mais l'obscurité qui régnait dans cette rue étroite était toujours aussi profonde; arrivé à son extrémité et au moment de tourner le coin de la rue Bazin,

voilà que trois individus muets et silencieux se présentent devant lui, l'entourent, le pressent, et tandis que deux d'entr'eux armés de bâtons courts, font tomber sur lui une grêle de coups, le troisième tente de lui arracher le rouleau d'étoffe qu'il tient sous son bras.

Assailli ainsi à l'improviste et au milieu des plus doux pensers d'amour, le jeune homme fut d'abord tout étourdi; mais sa vigueur et son courage naturel lui firent bientôt prendre le dessus et repoussa violemment cette attaque. Il serra d'abord sous son bras le précieux paquet avec une telle force, qu'il aurait fallut un autre poignet que celui de son adversaire pour lui faire lâcher prise; puis arrachant un des bâtons des assaillans, il se mit à en frapper à droite à gauche avec tant de raideur et de succès, qu'après deux

ou trois gémissemens étouffés, deux de ses ennemis quittèrent la place ; il entendit leurs pas retentir en s'éloignant. Un seul restait, et c'était le plus acharné à la lutte ; il paraissait décidément en vouloir au rouleau que Régis défendait comme un lion. Ayant une main libre, Régis jeta son bâton, et saisissant à la gorge son agresseur toujours silencieux.

— Parleras-tu donc traître! dit-il en le serrant de manière à lui faire rendre l'âme, connaîtrai-je enfin mon voleur ou mon ennemi!...

Le misérable se sentant ainsi pressé, lâcha la pièce qu'il n'avait cessé de tirailler et réunissant toutes ses forces, donna un violent coup de poing au creux de l'estomac de celui qui le tenaillait si vigoureusement ; le choc fut terrible!

Régis malgré sa force herculéenne en fut ébranlé; ses mains s'ouvrirent, il recula jusqu'au mur où il demeura quelques instans comme anéanti.

Pendant ce temps son ennemi, soit qu'il redoutât une nouvelle étreinte, soit qu'il eut reculé devant les suites dangereuses de son entreprise, avait pris la fuite.

En revenant à lui et sentant qu'il avait encore sous le bras l'objet qu'on avait voulu lui ravir, Régis se trouva encore heureux d'en être quitte pour quelques horions, que du reste il se flattait d'avoir bien rendu à ses mystérieux assaillans. Il se remit donc en marche en rêvant à ce qui avait pu lui attirer cette aventure; et il ne fut pas longtemps sans découvrir dans ce guet-à-pens, l'odieuse et basse vengeance d'un rival.

Jean Mollard instruit par le juif ainsi que

celui-ci l'avait raconté à Régis, que ce dernier devait aller le soir même chercher cette robe refusée à ses instances, avait sans doute dressé cette embuscade pour s'en emparer de vive force; et l'homme qui à son entrée dans la rue derrière les Cordeliers l'avait si singulièrement apostrophé en lui disant bonsoir, était probablement aposté là par le traître pour s'assurer si c'était effectivement lui Régis, qui se rendait à cette heure chez Roboam.

En approchant de la rue Saint-Michel, Régis fut confirmé dans ses conjectures en voyant, à la lueur que quelques petites fenêtres éclairées répandaient dans la rue, deux hommes arrêtés, puis un troisième se joindre à eux, leur parler entr'eux à voix basse, puis tous trois se glisser sans bruit par la porte de l'allée de la maison occupée par Jean Mol-

lard, dans la Grande-Rue et vis-à-vis le palais ducal.

Si Régis n'eut écouté que sa violence naturelle et sa jalouse colère, il eut couru tout d'abord sur ces misérables, et se serait donné la satisfaction de frotter énergiquement les oreilles à son rival; mais il s'exposerait peut-être à perdre la précieuse robe dans une nouvelle lutte, et puis n'avait-il pas promis à Catherine de ne plus chercher noise à personne? Il allait la voir, et les instans qui s'écoulaient loin d'elle n'étaient-ils pas autant de perdus pour le bonheur?...

Il laissa donc le misérable courtaud se dérober à sa vengeance et pressant un peu sa marche, que la douleur qu'il ressentait encore au diaphragme rendait tremblante et mal assurée, il arriva bientôt à la porte de Catherine.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Régis frappa un seul coup, c'était son signal, la vieille servante ouvrit sur le champ, et en l'éclairant pour monter l'escalier, elle lui dit :

— O monsieur Régis ! comme vous venez

tard ! *Catiche* a déjà demandé plus de dix fois après vous, et même notre maître est allé chez vous pour savoir ce qui pouvait vous retenir si tard aujourd'hui à la boutique...

— C'est que je n'ai pas pu venir plutôt, ma bonne *Guiguite*, répondit à demi-voix le jeune homme, car en montant il éprouvait un peu d'oppression, j'avais une emplette à faire, et je viens...

Il n'eut pas le temps d'achever, arrivé au haut de l'escalier, il y trouva Catherine, qui l'ayant entendu accourait à sa rencontre.

C'est beau monsieur ! dit-elle avec l'accent d'un obligeant reproche, faire ainsi attendre les gens ! et mon père qui est allé lui-même chez vous ?... on lui a dit que vous étiez parti à huit heures, savez-vous qu'il en est près de dix ?..... Où étiez-vous donc, monsieur ?.....

et qu'avez-vous fait pendant tout ce temps-là ?.....

Et sans attendre la réponse à toutes ces questions faites d'un air plus caressant que véritablement fâché, Catherine prit la main que lui présenta Régis et entra avec lui dans la chambre où travaillait sa mère, la vieille servante les suivit, car elle faisait comme partie de la famille.

Régis salua d'abord madame Frémin avec un tendre respect, et posa en silence son paquet sur la table.

— Eh bien monsieur ! répéta la jeune fille avec ce petit air mutin qui allait si bien à sa charmante physionomie, me direz-vous ce que vous avez fait ce soir ?...

— Oui ma Catherine ! répondit Régis en développant le paquet, j'ai été chercher votre robe de noce, la voilà : si elle vous plaît, vous

me pardonnerez ce petit retard, n'est-ce pas?

Et en parlant ainsi il déroulait l'étoffe et l'exposait de son mieux pour que Catherine put juger de son effet.

— O mon bon Régis, dit Catherine interdite et ravie, à la vue de cette étoffe dont l'éclat et la beauté lui parurent encore plus merveilleux que la première fois. Est-ce bien pour moi cette jolie robe? mais je serai trop belle! mais je n'oserai pas me montrer avec de tels atours! Depuis que je vous ai vu, il m'était survenu comme un remords de conscience, de vous induire en telle dépense! je comptais même vous dire ce soir que j'avais renoncé à ce projet; c'était presque pour cela que j'étais si empressée de vous voir... mais, mais... continua-t-elle, et ses yeux pétillans et sa bouche animée disaient toute la joie vive dont elle se sentait pénétrée; mais... puisque

la voilà! et que vous voulez que je sois si brave... il faut bien vous obéir! ajouta-t-elle avec le plus charmant sourire.

— Oui ma Catherine, reprit Régis ému et joyeux lui-même d'avoir ainsi satisfait le désir de sa belle amie; oui, je veux que vous soyez brave, et surtout heureuse, quand il devrait pour cela m'en couter..... *la vie*, allait-il dire, mais il se contint, toutefois il ne put de même cacher l'espèce de malaise qui l'avait saisi aussitôt qu'il était entré dans la chambre ; le poële, vû le froid précoce de la saison, était déjà allumé, et la chaleur avait augmenté subitement l'étrange et douloureuse oppression qu'il avait ressenti depuis le moment où il avait reçu le coup dans la poitrine. Il fut donc obligé de s'asseoir; son teint pâlit tout-à-toup, sa tête se renversa en arrière et il parut prêt à perdre connaissance.

A cet instant, Catherine rejeta précipitamment l'étoffe qu'elle aidait sa mère à mesurer, et sans s'inquéter si le riche tissu traînait à terre ou non, elle courut à Régis.

— Régis ! s'écria-t-elle vivement allarmée, qu'avez-vous ? d'où vient cette pâleur ? seriez-vous malade ? Maman ! maman! du vinaigre, ouvrez la fenêtre, Guiguite ! Il se trouve mal, mon Dieu ! mon Dieu !

Et la jeune fille appuyant sur son sein la tête chérie de son fiancé, cherchait d'une main tremblante à deserrer la boucle de son col, car elle s'apercevait qu'il ne pouvait respirer.

Toutefois cette syncope ne dura qu'une minute, le col de Régis détaché, il respira plus librement et ne tarda pas à reprendre ses sens.

En se trouvant soutenu dans les bras de Catherine, si près, tant près de ce cœur ten-

dre et agité, dont il entendait à son oreille les battemens redoublés, le jeune homme bénit son indisposition.

— O Catherine! dit-il d'une voix faible et attendrie, et pour prolonger le plus longtemps possible le charme de cette situation, qu'il serait doux de mourir comme cela! Ne le pensez-vous pas.

— Hum! méchant garçon! du reste, égoïste comme tous les hommes, répondit la belle fille, il ne pense qu'à lui! croyez-vous donc que je sois à la noce, moi, en vous voyant ainsi? allons! allons! remettez-vous! Voilà la couleur qui vous revient!..... cela ne sera rien! Maman?... si vous lui donniez un petit verre d'hydromel?..... cela lui remettrait le cœur, j'en suis sûre...

La mère et la vieille servante qui toutes deux s'étaient fort empressées autour du ma-

lade, allèrent aussitôt chercher, l'une un verre à pied posé sur une assiette, et l'autre un flacon de vieille hydromel, que le père Frémin avait fait lui-même il y avait plus de vingt ans, et à laquelle on ne goûtait que dans les grandes occasions.

Tant de soins et de tendresses ne furent point sans résultats, grace au précieux cordial dont il but un petit verre, bientôt Régis se trouva mieux.

Questionné alors avec vivacité par son futur beau-père qui venait de rentrer, par la vieille mère, et surtout par Catherine, qui voulait savoir ce qu'il avait bu et mangé dans la journée, ce qu'il avait fait, qui il avait rencontré le soir.

Le jeune homme, pour ne pas inquiéter ces bonnes gens, et donner quelque fâcheux soupçons à sa fiancée, sur sa rencontre in-

volontaire avec Jean Mollard, résolut de leur cacher l'aventure dont il avait failli être victime; et pour expliquer son malaise, il l'attribua à l'effet d'un choc qu'il dit avoir reçu le soir-même, du timon d'un chariot qui se trouvait à l'entrée de la rue Bazin, et qu'il n'avait point aperçu en sortant de celle où demeurait Roboam.

Cette explication parut plausible, et fut le texte d'une vigoureuse sortie que le père Frémin fit sur le mauvais état de la police de la ville.

Oh! disait l'honnête bourgeois, quand feu mon grand-père était échevin de la ville de Nancy, cela ne se passait pas ainsi; toute voiture laissée ainsi sur la voie publique sans être munie d'une lanterne pour avertir les passants, était confisquée et le conducteur condamné à une forte amende. Depuis le règne glorieux

de notre duc le grand Léopold, il a été rendu maintes ordonnances pour l'éclairage des rues, et l'on n'est pas encore parvenu à en faire observer aucune.

De son côté la mère, tout en déplorant de tels accidents, grondait doucement son futur gendre de ce qu'il avait la manie de sortir le soir sans lanterne, et citait à l'appui de son opinion, des malheurs du même genre arrivés par ce seul défaut de précautions.

Catherine seule ne disait rien, elle réfléchissait à cet événement qui lui semblait avoir quelque chose de mystérieux et d'extraordinaire, Catherine connaissait le caractère violent de Régis. Mais il lui avait tant promis de s'en corriger! depuis si longtemps il était si fidèle à cette promesse, que le soupçon de la cause véritable de cet événement, la rencontre d'un rival, prêt à entrer au

cœur de la fiancée en fut soudainement repoussé par la foi qu'elle avait en son amant.

Cependant comme il se faisait tard et que Régis en raison de son indisposition avait besoin de repos, on se sépara, non sans de nouveaux remercîmens de la part de la jeune fille, de tendres recommandations du côté des parens, et mille amitiés de part et d'autres.

CHAPITRE DIXIEME.

Une semaine s'écoula sans que l'indisposition de Régis parut faire des progrès sensibles. A la vérité il sentait bien qu'il avait moins de forces, moins de courage au travail; il éprouvait toujours cet étouffement doulou-

reux, suite inévitable du choc qu'il avait reçu dans sa lutte nocturne. Mais le robuste jeune homme accoutumé, comme on dit, *à ne pas s'écouter*, n'y portait qu'une légère attention, et d'ailleurs avait-il le temps de penser à sa santé ? le père Frémin avait consenti à avancer le mariage de sa fille, et les premiers bancs devaient être publiés le prochain dimanche.

Pendant que la joyeuse Catherine taillait ses robes de noces, celle du jour, celle du lendemain, Régis s'occupait avec son futur beau-père des dispositions nécessaires pour qu'il ne manquât rien à la fête.

Avec ces soins divers, Régis ne négligeait pas celui de sa boutique, il travaillait avec plus d'activité pour compenser le temps qu'il était obligé de donner à ses amours, et quand il venait le soir chez Catherine, où il soupait

maintenant tous les jours, il était si accablé de fatigue qu'il ne pouvait manger. On lui en faisait la guerre, on lui disait que l'amour lui ôtait l'appétit; mais Catherine, tout en souriant à ces douces plaisanteries, était quelquefois inquiète et troublée en voyant le jeune homme, tantôt essuyer son front baigné d'une sueur brûlante, et tantôt frissonner et se plaindre du froid, quoique la chambre fut chaude et le poële presque rouge; alors elle questionnait doucement Régis sur l'état de sa santé, et le jeune amant alors tout au charme de se voir l'ojet d'un intérêt si tendre, se contentait de lui dire tout bas: qu'il se portait bien, qu'il l'aimait de tout son cœur, qu'il était heureux, qu'il le serait bien plus encore... et autres assurances de ce genre, qui accompagnées de cette âpre énergie que donne un cœur bien amoureux, trompaient la pauvre fille en

lui faisant croire qu'en effet, son amant ne pâlissait, ne maigrissait, ne souffrait enfin que d'impatience et de trop d'amour.

Cependant le dimanche au matin Catherine se leva le cœur un peu troublé; des rêves funestes avaient agité son sommeil et elle fut longtemps à en chasser l'importun souvenir. Toutefois en regardant sa belle robe de noce, elle se dit en répétant le proverbe lorrain :

Bah! bah! *tout songes sont mensonges*, Régis dit que c'est folie et péché que d'y croire; je ne veux plus m'en occuper! pourtant quand il viendra, je veux lui raconter mon rêve, pour voir ce qu'il m'en dira.

En se parlant ainsi à elle même, la fillette s'habillait pour aller à la grand'messe, et en même temps prêtait l'oreille à ce qui se passait en bas, car elle attendait Régis qui d'ordinaire l'accompagnait à l'église, tandis que

son père lui donnait le bras. Mais les cloches de Saint-Epvre sonnaient déjà d'une manière lente et solennelle le second coup de l'office divin, et Régis n'arrivait pas ; peut-être aura-t-il des travaux à reporter à l'arsenal, se disait Catherine pour calmer son impatience; mais, s'il ne vient pas, du moins il m'enverra mon bouquet.

C'était l'usage que le dimanche, et quelque fut la saison, les fiancés envoyassent un bouquet à leur fiancée pour aller à la messe paroissiale. Mais le temps s'écoulait et ni bouquet ni message n'arriva.

Catherine fut obligée de descendre et obéissant à l'ordre de son père, qui s'impatientait et l'avait déjà appelée deux fois, elle prit avec lui le chemin de l'église, sans avoir vu M. Régis ni reçu de ses nouvelles.

En traversant la place elle jeta un furtif

regard vers la maison de Régis, l'une des dernières du côté de la rue Four, et quoi que son œil investigateur plongea sous les arcades de la maison, elle n'y aperçut rien qui lui expliqua cette absence et ce manque d'attention de la part de son fiancé.

Arrivée sous le porche de l'église, un vague espoir la saisit :

— Peut-être, se dit-elle, n'a-t-il pas eu le temps de venir me prendre, et sera-t-il allé tout droit à l'église?...

Et cette idée ramenant la sérénité sur son front, elle entra toute radieuse dans l'église ; mais ni sur son banc, ni dans celui de la famille Frémin, où il se plaçait quelquefois, elle ne vit Régis, et de soucieuses pensées s'emparèrent de nouveau de son esprit.

Tout le temps du service divin, la pauvre fille fut distraite et rêveuse, par un singulier

effet de la disposition de son esprit, tout prenait à ses yeux un aspect triste et presque de deuil; le *kyrie eleison*, les beaux chants du *gloria*, du *credo*, auxquels elle se plaisait d'ordinaire à joindre sa voix fraîche et pure lui donnaient envie de pleurer, tant ils lui semblaient tristes et lamentables, et chose étrange! la messe de mariage, que depuis ses fiançailles elle aimait à lire comme contenant des prières plus directes, et plus en rapport que d'autres avec ses vœux et ses espérances, cette messe, placée à la fin de son livre, et qu'elle avait tant de fois feuilletée, échappait sans cesse à ses doigts incertains; et quand elle voulait retrouver l'oraison concordante à l'action qui se passait à l'autel, par je ne sais quelle fatalité, elle ouvrait le livre à l'office des morts, ou aux prières des agonisants!

Frappée de ces circonstances qu'un cœur

timide et tourmenté lui faisait regarder comme de fâcheux présage, Catherine attendit à peine que *l'ite missa est* fut prononcé pour sortir de l'église. Peu de personnes l'avaient suivie, et la jeune fille put de loin regarder la maison de Régis, cette maison dont de sévères bienséances lui défendaient l'entrée, et où pourtant son cœur était tout entier! son père, qui du chœur où il était placé, avait vu sa fille s'éloigner précipitamment, la rejoignit lorsqu'elle avait à peine dépassé la fontaine: Catherine lui prit le bras et lui dit d'une voix pleine d'émotion.

— Mon bon père! je vous en prie! allez voir ce qu'il a, et pourquoi il n'est pas venu, je suis sûre qu'il est malade... allez, mon cher père!

— Folle que tu es! dit le père Frémin en riant, ne vas-tu pas croire qu'il est mort,

parce qu'il a manqué un jour à son devoir?

— Paix! mon père! paix! dit-elle avec terreur, vos paroles me font mal! ne plaisantez pas, mon père, je l'ai rêvé mort! là, devant mes yeux, et les cloches sonnaient pour son décès tout comme en ce moment.

En effet la grande sonnerie de Saint-Epvre sonnait *en mort,* un enterrement devait avoir lieu à l'issue de la grand-messe.

— Allons! allons! reprit le père, ne te chagrine pas ainsi ma fille! rêver de mort, c'est mariage! ne le sais-tu pas?

Catherine secoua la tête avec tristesse, et quitta son père au coin de la place tandis que celui-ci entrant sous les arcades, se rendait directement à la maison de Régis.

Les pressentimens de la tendre fiancée n'étaient point trompeurs, Régis était tombé dangereusement malade.

Une bonne sœur de Saint-Vincent-de-Paul, dont la maison était rue de la Source, tout près de là, avait été appelée, et le cas lui avait paru si grave, qu'elle avait fait demander un médecin; tous deux s'empressaient auprès du malade quand le père Frémin arriva.

Régis ne reconnaissait plus personne, il passait des transports d'une fièvre violente dans le plus profond accablement.

Le médecin questionna Frémin sur le tempérament et la manière de vivre de son futur gendre, le bonhomme donna tous les détails possibles, mais qui paraissaient n'éclairer que médiocrement l'homme de l'art, lequel l'écoutait pensif et silencieux; enfin le père Frémin mentionna l'accident que Régis disait avoir éprouvé quelques semaines auparavant.

Ce fut un trait de lumière pour le médecin qui s'écria :

— Voilà le mal, il n'en faut point douter, il y a un dépôt dans la poitrine! je crains qu'il ne soit trop tard pour espérer de le sauver, ajouta-t-il à demi-voix.

Et le père Frémin, consterné par ces paroles, revint chez lui le cœur navré.

CHAPITRE ONZIÈME.

Catherine n'avait point encore ôté sa coiffe; et, plongée dans la plus cruelle anxiété, elle attendait dans la salle basse le retour de son père, répondant à peine aux questions de sa mère, qui, de son côté, et sans appréhender

un aussi grand malheur, était aussi inquiète de l'absence de Régis, et se disposait à en aller elle-même savoir des nouvelles. Quand le père entra, toutes deux, mère et fille, lurent sur ses traits bouleversés la fatale annonce; Catherine jeta un faible cri, joignit les mains avec stupeur; son rêve ne l'avait donc pas trompée!... Régis était mourant, mort peut-être! Le père, aussi affligé qu'elle, essaya de la rassurer; mais elle, se tournant vers ses parens :

— Mon père, ma mère, leur dit-elle avec un accent bref et résolu, souffrez que j'aille remplir mon devoir : Régis est mourant, il a besoin des soins d'une femme, je suis presque la sienne, je veux aller près de lui! Je sais ce que pourront en dire les mauvaises langues... Que m'importe! si je perds Régis je ne tiens pas plus à l'honneur qu'à la vie!

Les parens essayèrent de faire quelques objections, mais Catherine les repoussa toutes en répétant :

— C'est mon devoir; qui peut me blâmer de le remplir? Ce n'est pas vous, cher père? vous aimiez tant Régis! ni vous, ma mère? Régis vous aimait tant! Ah! laissez-moi, laissez-moi aller!

Le père hésitait encore; mais la mère, touchée de la douleur de Catherine, et pensant que la vue de celle qu'il aimait ferait peut-être un heureux effet sur le malade, ramena son mari à son opinion, et se décida à conduire elle-même sa fille chez Régis.

Comment dire toute la douleur qu'éprouva la pauvre fille en pénétrant, pour la première fois dans cette demeure où elle devait quelques jours plus tard entrer en triomphe, et comme dame et maîtresse? Comment dire le

profond désespoir qui s'empara d'elle en voyant Régis étendu sur son lit, les traits renversés, et plus semblable au mort qu'elle avait vu en rêve, qu'à ce Régis dont le sourire et les yeux pleins d'amour l'avaient toujours accueillie ?

— Il est perdu, murmura-t-elle avec une sorte de fatale prévision; il est perdu ! répétait-elle cent fois le jour, et la nuit, et à toutes les heures. Car, bien que les soins éclairés du médecin aient eu d'abord quelque succès, bien que le troisième jour, à force de saignées, la fièvre fougueuse qui dévorait le malheureux jeune homme se fût un peu apaisée, bien que la sœur de charité et le médecin lui-même eussent un peu d'espérance, Catherine ne se fit point d'illusion; et, tout en prodiguant à ce cher malade les soins les plus tendres et les plus assidus, elle s'ap-

prêtait au grand sacrifice sans qu'un seul rayon d'espoir vînt la détourner de cette idée fixe, incessante et fatale que Régis était perdu pour elle. Bien plus; la douleur de perdre son amant, son ami, son époux, était certainement grande, terrible, incommensurable, mais il y avait encore là quelque chose de plus poignant au cœur : c'était la pensée que Régis quitterait ce monde sans lui dire adieu, sans la reconnaître, qu'il mourrait enfin sans savoir combien elle l'aimait!...

En effet, un délire tantôt furieux, tantôt paisible, mais continuel, troublait la raison du jeune homme; il ne reconnaissait personne autour de lui; et, confondant les objets de ses anciennes et de ses nouvelles affections, il prenait les parens de Catherine pour les siens.

- Mon père! ma bonne mère, disait-il

quelquefois, vous êtes donc revenus pour soigner votre pauvre fils malade? Ah! vous me guérirez, n'est-ce pas? Que Catherine ne sache rien de ma maladie surtout; cachez-lui bien que je souffre! Pauvre chère fille elle a si bon cœur! elle aurait trop de chagrin j'en suis sûr.....

Quant à l'objet de cette tendre sollicitude, soit que les habitudes de respect et d'amour où il était vis-à-vis de sa fiancée eussent laissé une trace trop profonde dans son esprit; soit que le triste sourire de la jeune fille, l'expression tendre et céleste de son regard, la douce autorité avec laquelle elle l'obligeait à prendre ce que le médecin avait prescrit, lui fissent regarder Catherine comme un être supérieur à tout ce qui l'entourait, Régis, encore pénétré des religieuses croyances du jeune âge, croyait voir en elle son ange gar-

dien ; il lui obéissait en silence avec une sorte de soumission filiale, et qui était pour lui pleine de douceur; quelquefois aussi cette douce et chère présence lui causait autant de surprise que de gratitude envers Dieu :

— Par quel miracle de sa bonté, disait le pieux jeune homme, m'est-il ainsi permis de voir mon ange gardien? Ah! c'est que mon père et ma mère sont là!... et comme ils sont saints eux-mêmes, mon bon ange veut bien se manifester en leur présence.....

Et, tranquillisé par cet espèce de raisonnement, le pauvre jeune homme recevait les soins de l'amour avec une crainte d'enfant respectueuse et tendre, mais dont l'expression navrait de douleur le cœur de sa malheureuse amie.

Les jours s'écoulèrent, le malade s'affaiblissait visiblement; pourtant, vers la fin du

quatorzième jour, quelques symptômes favorables rendirent un peu d'espoir aux amis de Régis. Le soir la fièvre cessa tout-à-coup, et le malade tomba dans un sommeil profond et léthargique.

— Il dort, il est sauvé ! disaient les parens, les amis de Régis; la sœur elle-même disait :

— Dieu soit béni ! c'est la crise, il est sauvé !...

Mais ces paroles d'espérance, en frappant l'oreille de Catherine, n'arrivaient point jusqu'à son cœur. Assise au pied du lit, plongée dans une sorte de torpeur causée par tant de nuits passées sans sommeil, et par l'idée immuable à laquelle elle était en proie; elle regardait Régis, et n'entendait rien de ce qui se disait autour d'elle.

Il y avait deux heures que ce calme du-

rait, quand tout-à-coup le malade s'éveilla; ses yeux, en s'ouvrant d'abord tout effarés, tombèrent sur la vigilante garde, placée, comme nous l'avons dit, au pied du lit; une faible rougeur colora son visage, son regard s'humecta :

— Catherine, dit-il d'une voix si faible, que l'oreille d'une amante pouvait seule entendre, ma Catherine, est-ce vous?

— Oui, c'est moi! s'écria celle-ci en tombant à genoux devant le lit, et baignant de ses pleurs la main de son amant; je ne vous ai pas quitté, mon bon Régis! je ne vous quitterai jamais, et la mort même ne nous aurait pas séparés.

— Ah! je le savais bien que vous étiez aussi bonne que belle! reprit Régis, et il m'est bien doux de vous le dire, Catherine, j'emporte en mourant la seule joie véritable

de ce monde; j'ai été aimé, je le vois bien, par la plus belle et la meilleure des femmes!...

— Ne parlez plus de mourir, Régis, dirent alors les parens de Catherine qui s'étaient approchés; vous vivrez, s'il plaît à Dieu, pour faire le bonheur de notre fille et le nôtre, car vous savez que nous vous aimons tendrement...

Un faible et triste sourire se joua autour des lèvres pâles du jeune homme, il posa la main sur sa poitrine et dit d'une voix oppressée, mais avec une certaine énergie :

— Ecoutez, mes chers parens, je sens que j'ai peu de momens à vivre; consolez Catherine de ma perte! rendez sa vie douce et heureuse pour l'amour de moi! je lui donne tout ce que je possède! Monsieur, soyez témoin de mes dernières volontés, dit-il au mé-

décin qui était présent et qui observait d'un œil inquiet cet espèce de surexcitation dans le malade.

Il voulut l'interrompre.

— Oh ! laissez-moi lui dire encore quelque chose ! ajouta Régis avec un accent suppliant. Catherine ! continua-t-il en s'adressant à celle-ci, qui toujours agenouillée, attachait sur le mourant un regard plein d'une inexprimable douleur ; ô ma Catherine ! fais-moi une promesse ! promets-moi de rechercher auprès d'un autre époux le bonheur que j'aurais voulu te donner ! et de porter le jour de tes noces la robe que....

— Régis ! interrompit la jeune fille d'une voix concentrée, je suis votre fiancée, vous emporterez mon anneau dans la tombe et la robe nuptiale que vous m'avez donnée sera

mon linceuil! c'est sur vos mains mourantes que j'en fais le serment!

En parlant ainsi la fiancée éperdue d'amour et de douleur, se jeta sur les mains de Régis qu'elle tenait encore, les couvrit de baisers et de pleurs, ces mains frémirent et s'agitèrent comme pour l'attirer à lui; les lèvres du moribond murmuraient faiblement :

—Viens Catherine! je m'en vais! viens!...

Et la fiancée répondant à ce funèbre appel, se souleva à demi, sa bouche atteignit la bouche de son amant, qui dans l'ineffable angoisse de ce baiser, rendit son dernier soupir.

CHAPITRE DOUZIEME ET DERNIER.

Six mois après cette catastrophe, c'était encore le premier de mai, on n'avait point entendu de joyeuses aubades dans la ville, le soleil n'avait pas paru le matin, de sombres nuages gris couvraient la face du ciel, et des

torrents de pluie tombant avec violence, noyaient sur la place Saint-Epvre, les corbeilles de fleurs, les faisceaux de feuillages et toute la décoration printanière de ce beau jour.

Ce n'était pas le joyeux carillon du bon duc Antoine, qui faisait dans ce moment résonner la tour paroissiale de Saint-Epvre, mais la grosse cloche des morts, laquelle portait en son contour cette sévère légende :

> Je suis la tempête effroyable,
> Du ciel criant incessamment
> Chrétiens craignez du jugement
> De Dieu, le jour épouvantable.

Cette cloche appelée la Charlotte, tintait lentement le glas des agonisants.

Une grande foule se voyait dans la rue du Four-Sacré, car le curé de la paroisse venait de porter le viatique et les saintes huiles à

Catherine Frémin, qu'on appelait alors la *pauvre fiancée.*

Depuis la mort de Régis elle n'avait fait que languir, les derniers mots que lui avait adressé son amant étaient restés présens à sa pensée, et souvent croyant entendre encore son dernier appel, elle répondait tout haut :

— Oui Régis! me voici!...

Son père et sa mère étaient au désespoir.

Quinze jours avant l'anniversaire de ses fiançailles, Catherine fut obligée de s'aliter, les progrès de la maladie furent rapides, et le matin même elle avait reçu les derniers sacremens. Ces devoirs religieux remplis, elle parut plus calme, et se tournant vers ses deux jeunes cousines qui ne l'avaient point quitté durant sa maladie, elle leur demanda :

— Quel jour sommes-nous du mois ?...

— C'est aujourd'hui le premier de mai,

répondit l'une d'elle, un éclair de joie ranima soudain les yeux de la mourante, elle se souleva de son lit avec assez de force et dit :

— Ma mère, apportez-moi ma robe de noce ! et vous qui deviez être mes filles d'honneur, dit-elle en s'adressant aux deux cousines, préparez ma toilette ; allons, dépêchez-vous !

Sa mère voulut lui représenter que la fatigue de cette fantaisie épuiserait ses forces.

— C'est la dernière, chère mère ! répondit-elle, et puis, c'est mon vœu ! pour l'amour de Régis, ne me contrariez pas !

La pauvre mère étouffant ses soupirs ; obéit ; elle alla chercher cette funeste robe qui lui coûtait tout à la fois un gendre et bientôt son unique enfant.

Catherine, animée d'une force surnaturelle,

s'assit sur le bord de son lit ; on lui mit des bas de coton fin, un jupon blanc, un bonnet garni de riches dentelles, et les deux jeunes filles les yeux en pleurs, et retenant leurs sanglots, revétirent ce corps mourant de la robe semée de bouquets de roses.

La fiancée se fit alors apporter un miroir, ses yeux déjà obscurcis par la mort, cherchaient à saisir dans la glace l'image défaillante de sa beauté.

— C'est bien! c'est bien! dit-elle, me voilà prête!... adieu mon père! adieu ma mère! Régis m'appelle! l'entendez-vous?... oui!... cria-t-elle, comme répondant à un lointain et mystérieux appel; et dans ce cri terrible, aigu, déchirant à l'oreille comme le brisement d'une coupe de cristal, l'âme de la fiancée s'exhala.

Après la destruction de l'église des dames pécheresses, paroisse Saint-Epvre, à Nancy, et la démolition en 1793, du chœur qui contenait les tombes de plusieurs familles bourgeoises, on en vendit les pierres tumulaires, que les particuliers employèrent à différens usages.

A cette époque on voyait sur une de ces pierres dont on avait fait un banc, devant

une des maisons de la Grande-Rue, ville vieille, ces mots gravés en creux et encore lisibles.

CI-GIT,

CATHERINE FRÉMIN,

DE SON VIVANT FIANCÉE

A

JEAN-FRANÇOIS RÉGIS.

RÉUNIE A LUI DANS LA MORT.

—

PRIEZ DIEU POUR SON AME!

FIN.

LE

MARIAGE ET L'AMOUR

Les mariages sont écrits dans le ciel.
Dicton populaire.

AVANT-PROPOS.

> Ici tout est vrai : le temps, les lieux, les aventures, sauf le nom des personnages.
>
> MARGUERITE DE NAVARRE.

Si le titre de *simple histoire* n'avait pas déjà été employé de manière à faire craindre d'attirer sur l'ouvrage qui se parerait de ce titre, une fâcheuse comparaison, nul ne conviendrait mieux à l'anecdote que j'en-

treprends de raconter. Ici, point, où très peu d'aventures romanesques, point de ces bonnes et vigoureuses haines italiennes, espagnoles ou corses, qui produisaient dans les romans d'autrefois de si prodigieux effets; point de ces passions violentes, brûlantes, poignantes, à l'aide desquelles aujourd'hui on explique, on justifie, on légitime tout; point d'enlèvemens, de duels, de combats, ni de ces grands coups d'épée qui charmaient les belles du temps jadis; pas un meurtre, pas le plus petit coup de poignard, point de tours mystérieuses, d'ombres errant au clair de lune, accompagnement obligé des romans de ma jeunesse; point de catastrophes sanglantes, point de cadavres accusateurs, pas de ces crimes ca-

chés au centre de la terre, et qu'une merveilleuse complication d'événemens vient mettre au grand jour; enfin, rien de tout ce qui entre d'ordinaire dans la composition des romans, depuis la célèbre et divine *Astrée* de messire Honoré d'Urfé, jusqu'aux romantiques chefs-d'œuvre de nos jours. Il n'y a pas même dans celui-ci ce que les précieuses du siècle dernier appelaient *la rocambole du roman*, la morale finale, qui, dans nos mélodrames, montre toujours le vice puni et la vertu récompensée. Qu'y a-t-il donc? Hélas! rien qu'un petit secret que je mettrai tous mes soins à cacher au lecteur jusqu'à la fin du livre, et voilà tout! Je me trompe! il y a pourtant un peu d'amour; il en faut, pas beaucoup, mais « la belle chose

» que ce serait, si d'abord Cyrus épousait
» Mandane et qu'Aronce de plain-pied fût
» marié à Clélie ! » Il y aurait de quoi jeter là le roman dès les premières pages. Le roman ai-je dit ? Eh mais ! c'est une histoire, une histoire écrite, il est vrai, comme les mémoires de messieurs et mesdames tels et telles ; sur des lettres, d'après des récits quelquefois contradictoires, des conversations, des suppositions, des conjectures, bref comme on écrit aujourd'hui la plupart des histoires.

Une personne digne de foi, et qui conte admirablement bien, me fit un jour ce recit; en le terminant M. B. ajouta :

— Je possède des lettres des deux principaux personnages; j'ai le plan du château

où l'action s'est passée, des descriptions charmantes de l'Auvergne, où ce château est situé; avec ces matériaux il y aurait de quoi faire un joli roman, et vous devriez l'entreprendre.

— C'est dommage que ce soit déjà chose faite, et même fort bien faite; je connais trois romans sur ce sujet, et tout dernièrement encore une femme d'esprit l'a traité de manière à interdire à tout autre une nouvelle imitation.

— Sans doute, il n'est rien de nouveau sous le soleil; mais la vérité est toujours nouvelle; le seul moyen d'être neuf, c'est de la dire, et surtout de la bien dire : la matière n'est rien; la mise en œuvre est tout : un verre commun, taillé, poli, en-

châssé avec art, surpasse en éclat le diamant brut.

— J'en conviens; mais je ne suis ni lapidaire, ni orfèvre; et puis d'ailleurs, si vous voulez que je vous le dise, je crains que cette histoire, fort jolie quand vous la contez, n'offre que peu d'intérêt à la lecture; votre héros me paraît des plus ordinaires; et quant à votre héroïne,... j'avoue qu'elle me déplaît souverainement!....

— Ah! si vous aviez vu Adèle, vous ne parleriez pas de la sorte.

— Peut-être.

A quelque temps de là, je me trouvai à l'une des brillantes soirées de madame R...; comme je ne danse plus, et que je ne joue point, je m'amusais du spectacle mouvant et

curieux que m'offrait cette réunion. Non loin de moi était une femme plus très jeune, mais belle encore, et dont le regard, le sourire et la grâce expressive m'attiraient d'une manière puissante et irrésistible; quand elle parlait j'étais attentive, car sa voix avait un timbre doux et harmonieux qui me séduisait; quand elle riait, je me sentais involontairement sourire, et quand elle se leva pour sortir, je fus au moment de la suivre, comme par un doux entraînement auquel j'avais peine à me soustraire. Un homme d'une figure noble et d'une taille imposante s'approcha d'elle, et, lui ayant offert le bras, tous deux se dirigèrent vers la porte du salon pour sortir sans être aperçus.

Tandis que, maudissant nos mœurs de

salon, qui défendent l'expression d'un intérêt qui n'est point motivé, ou qu'une relation précédente n'a point autorisé, mon regard suivait la dame à travers la foule, l'ami dont j'ai parlé plus haut rencontra près de la porte ce couple, objet de ma curiosité. La dame inconnue s'inclina vers lui, le salua avec une grâce toute charmante, et s'éloigna suivie de son cavalier.

M. B. revint d'un air un peu rêveur se mêler à la foule, il m'aperçut et d'un geste impatient je l'appelai près de moi.

— Quelle est cette charmante femme à qui vous venez de parler? lui dis-je vivement.

Il me regarda un instant en silence, et sourit.

— Cette charmante femme? répéta-t-il enfin; eh mais... c'est Adèle!...

— Comment? Adèle qui... Adèle que...

— Oui, oui; justement cette Adèle dont vous avez dédaigné d'écrire le roman ou plutôt l'histoire.

— Apportez-moi demain vos lettres, vos notes, vos souvenirs d'Auvergne, votre plan du château, et même vos *charmantes descriptions* : je veux écrire l'histoire d'Adèle.

ÉLISE VOÏART.

CHAPITRE PREMIER.

L'AUVERGNE.

Vellem, inquit Avernam Lemanam quæ tanta jucunditatis gratia fulgere dicitur, oculis cernere.

GRÉGOIRE DE TOURS.

Je voudrais, dit-il, de mes yeux voir cette Limagne d'Auvergne, que l'on dit être toute gracieuse et belle.

Le printemps s'éveille tard dans les agrestes paysages de la montueuse Auvergne ; il faut même les soleils les plus chauds de l'année pour dépouiller de leurs neiges opiniâtres les flancs des Monts-d'Or, du Puy-

de-Dôme et du Cantal. On était au milieu de juin (1816), que le front de cette dernière montagne, pareil à celui du géant des hivers, conservait encore son bandeau d'une éternelle blancheur, et quelques plans inclinés, à l'abri des regards du sud et des vents tièdes de la saison, présentaient au nord de longs tapis blancs, sur lesquels se détachaient d'une manière vive et pittoresque les noires forêts de sapins qu'ils surmontaient. La nature, plus longtemps engourdie dans ces hautes régions, continuellement baignées par les pluies et refroidies par les vents glacés de l'atmosphère supérieure, semblait alors déployer plus d'énergie, et vouloir réparer, par une végétation plus prompte, le retard forcé de son action bienfaisante. Maintenant l'haleine adoucie des vents, l'humidité du sol pénétré par les neiges et les

glaces fondues sous un ardent soleil, les long rais de cet astre tombant d'aplomb aux lieux où ils ne faisaient naguère que glisser, se multipliant par les angles de tous ces plans, ces aiguilles, ces pyramides, tout activait le développement des plantes, et faisait succéder, presque sans intermédiaire, l'été à l'hiver. Ainsi, tandis que dans les plaines les moissons commençaient à jaunir, et qu'une nouvelle abondance attendait le cultivateur sur les coteaux couverts de vignes, on retrouvait les premiers fruits rouges de l'été dans les vallées plus hautes des montagnes; et au-dessus encore, tout près des glaces, et à travers les neiges demi-fondues, on rencontrait la violette, la primevère jaune, l'hyacinthe bleue, et toutes les fleurs parfumées du printemps.

De ces hauteurs on découvrait de toutes

parts des perspectives enchantées, soit que l'œil parcourût avec un douteux étonnement tous ces monts de basalte qui, s'élevant les uns au-dessus des autres, présentent, dans leurs masses confuses et gigantesques, d'innombrables faisceaux de colonnes prismatiques de toutes formes et de toutes couleurs; soit que la vue plongeât dans ces frais vallons où courent tant d'eaux vives, où reposent tant de riantes métairies; soit enfin qu'elle s'égarât dans ces lointains vaporeux et teintés d'azur, d'où s'élancent tantôt la flèche élégante d'une ancienne abbaye, ou les tours crénelées d'une ville du moyen âge, tantôt quelque grande ruine féodale, ou le télégraphe d'une cité opulente; tout dans ces lieux éveille de majestueux, de touchants, de curieux souvenirs. Voici la délicieuse Limagne, doux objet des chants

des poètes, et que le docte Sidoine Appollinaire a rendus célébre en disant, dans ses vers semi-gaulois et semi-romains, qu'*il suffisait de la voir une fois pour oublier sa patrie.* Cette Limagne qu'un roi, selon le grand historien de la Gaule (1), forcé de renoncer à sa conquête, regrettait de n'avoir pas vue, *comme la plus belle et douce chose qui fût au monde.* Du sein de l'océan de verdure que présentent ses plaines fertiles, surgissent des villes populeuses et mille villages aux murs blancs, aux toits rouges, perçant comme avec peine les vergers et les bois de châtaigniers qui les entourent. Sur un tertre, au centre de la vallée, on distingue l'antique Clermont, qui le dispute en beauté à Riom *le Beau*, à Montferrant *le*

(1) Grégoire de Tours.

Fort, et qui l'emporte sur toutes les cités de l'Auvergne, par le tombeau des deux amants, dont une femme poète (1), de nos jours a fait revivre la naïve et touchante histoire; Clermont *le Riche*, avec sa belle et gothique cathédrale, dont la nef allongée, les flèches aiguës et la toiture métallique lui donnent de loin l'apparence d'un navire d'argent arrêté dans le port : monument vénérable, où fut prêchée la première croisade, et qui rappelle à la fois le poète-évêque qui chanta la Gaule, et cet autre pasteur des âmes, le tendre et doux Massillon, non moins poétique peut-être et plus digne appréciateur des grandeurs de la terre.

En parcourant cette curieuse contrée, vous êtes dans le pays des contrastes et des

(1) Amable Tastu, *Chroniques de France.*

merveilles. Autour de vous s'élèvent ces monts volcanisés dont les cratères, encore béants, attestent, quoiqu'éteints, la présence du feu qui dévorait jadis leurs entrailles : aujourd'hui ces montagnes recèlent, dans leurs coupes profondes, des lacs d'eaux limpides, mais si froides que les poissons n'y peuvent habiter sans mourir. Voyez ces champs couverts de cendres, où l'herbe n'a pu germer malgré le cours des siècles, ces longues traînées de laves rouges et noires qui encombrent ces vallons, et semblent ardentes encore quand le soleil les frappe obliquement ; c'est le sol aride et trompeur de la *Solfatare;* et il ne manque à ces belles horreurs *vésuviennes* que le ciel éclatant de l'Italie, et ses poétiques souvenirs. Sortez de ce gouffre profond, où le sentier tortueux qui descend des bains du Mont-d'Or vous

a conduit, avancez quelques pas..... voici des champs de verdure et de fleurs; voici les délicieux pâturages de la Suisse et des Alpes. Voyez-vous ces châlets dispersés parmi les genêts à fleurs jaunes, et les genévriers couverts de leurs fruits bleu cendré, ces tranquilles abris que le pâtre d'Auvergne appelle bournous, où il apprête ces laitages durcis, connus dans l'Europe entière! Là errent, durant sept mois de l'année, d'immenses troupeaux de moutons, de chèvres, et de ces blancs taureaux qui, du haut de ces esplanades dont ils pâturent l'herbe sans cesse renouvelée, vous regardent de tous leurs grands yeux étonnés, mais placides. Entendez-vous ces bêlements grêles, ces mugissements profonds, mélodie pastorale qui, mêlée aux mille bruits des vents, des cascades, des torrents et des innombrables ruisseaux qui

sourdissent de toutes parts, comme l'harmonie confuse et sauvage que se plaît à moduler l'écho de ces solitudes! Ruines féodales et pittoresquement posées sur la crête de ces roches granitiques, habitations paisibles et hospitalières dispersées dans le creux des vallons; châteaux modernes, sejour de l'aisance; nombreux villages, villes riantes et bien situées; aspects divers, curieux ou terribles, touchants ou gracieux, que l'on va chercher à grands frais dans d'autres climats : tout se trouve merveilleusement réuni dans cette Suisse française, qui, placée au centre de notre belle patrie, entre les plaines de la Bourgogne, du Limousin, du Poitou, de la Saône et du canal du midi, fait de l'Auvergne un pays unique, une contrée à part.

Mais, si l'état actuel et ancien de cette

terre encore mal connue, sa fertilité présente, et ses bouleversements précédents, l'histoire des diverses races qui l'ont tour à tour assujétie ou illustrée, ouvre un vaste champ d'observations au savant, au naturaliste, à l'agriculteur, au philosophe, son aspect, par un charme non moins puissant, sait ramener à la réflexion, à je ne sais quel retour pensif et rêveur, à un retour sur elles-mêmes les âmes bien faites, chez lesquelles les émotions causées par la vue des beautés de la nature, en réveillent de plus intimes; émotions qui semblent être les seules sur lesquelles leurs pensées savent se fixer, les seules qui ne glissent point inaperçues sur leur attention.

CHAPITRE DEUXIEME.

LA DORMEUSE.

> O Camille! tu dors, tes doux yeux sont fermés;
> Ton haleine de rose aux soupirs embaumés,
> Entr'ouvre mollement tes deux lèvres vermeilles!
>
> ANDRÉ CHÉNIER.

Telle paraissait être en effet la situation d'âme d'un homme jeune encore, lequel, monté sur un beau cheval arabe, côtoyait lentement le sentier escarpé qui descend du petit village d'Aïdat et va rejoindre la

grande route des bains du Mont-d'Or à Clermont.

Le cavalier maîtrisait sa monture avec une grâce, une sûreté, qui décelaient en lui une longue habitude de cet exercice. Sa taille était haute, svelte et aisée; le port de sa tête, et toute sa personne, avait quelque chose de militaire; ses chevenx noirs, coupés très court par derrière, et longs et touffus par devant, ombrageaient, comme c'était la mode d'alors, un front large et penseur, où les soucis de la vie avaient déjà laissé leur empreinte, et sur lesquels deux beaux sourcils, légèrement contractés, exprimaient, dans ce moment, je ne sais quelle pensée triste et amère. Sa bouche, bien faite, était en partie cachée par une moustache noire qui ajoutait encore à la sévérité de cette figure expressive et rêveuse. Un chapeau allongé, un grand

manteau bleu foncé, rejeté en arrière et re-tombant en partie sur la croupe de son cheval, un vieux ruban de la Légion, veuf de son étoile glorieuse, et dédaigneusement noué à la boutonnière, la chabraque en peau de tigre, aux extrémités de laquelle on voyait encore l'empreinte des aigles d'or qui en avaient été naguère outrageusement arrachées, les bossettes du mors, l'ornement du poitrail, également dépouillés de cet ornement, si longtemps honorable, et alors devenu une marque de réprobation pour celui qui en avait été décoré, tout annonçait dans le cavalier un de ces officiers de la célèbre garde impériale, un de ces braves de la grande armée, que les malheurs de la France avaient arrêtés au milieu de leur brillante carrière, et que la jalouse vengeance de nos ennemis condamnait alors à une honteuse oisiveté.

A la petite carte qu'il consultait de temps en temps, à l'extérieur soigné du cavalier, on eût facilement deviné qu'étranger à la contrée, il se rendait à quelque château du voisinage, où il était sans doute attendu, mais qu'il ne se pressait pas d'atteindre, préoccupé qu'il était de ses pensées, ou distrait à peine par les beautés sauvages des sites qu'il parcourait avec tant de nonchalance. Tout, au reste, dans la nature portait ce même caractère de vague inquiétude, de crise et d'instabilité qui paraissait agiter l'âme du voyageur. C'était une après-midi de la fin de juin, tantôt des nuages d'un blanc éblouissant traversaient le ciel avec rapidité, et alors leurs ombres immenses couraient du flanc des montagnes au fond des vallées et noircissaient en passant les vertes fôrets, les cotaux de vignes, et jusqu'aux

humbles cultures de la plaine ; tantôt, fixées par ce calme soudain, précurseur des tempêtes, les nuées demeuraient étendues comme de vastes pavillons, et le soleil, dardant à travers leurs interstices, éclairait de lueurs vives et étranges ces monts sourcilleux, ces eaux vagabondes, ces champs cultivés, et toute cette nature bizarre et sublime. Un sentiment électrique, que ressentent également les hommes et les animaux, agitait et les petits oiseaux, qui cherchaient un refuge sous les plus humbles buissons, et les aigles, qui, avec des cris aigus, se dérobaient à l'orage en s'élevant au-dessus du tonnerre, et les innombrables troupeaux, qui, désertant les vertes pelouses des montagnes, cherchaient un abri sous quelque grand rocher, ou se serraient l'un contre l'autre, comme pour se protéger dans un commun danger.

Le cheval qui portait l'officier loin de partager la terreur générale, hennissait de joie, animé qu'il était par les approches de la tourmente; dans le sable volcanique qu'il broyait sous ses pieds, il semblait reconnaître le sol natal, les champs pierreux de l'Arabie et de la Palestine, où il était né : ce ciel était bien le ciel d'Idumée, avec ses orages sans pluie, ces précipices ceux du Liban, du Sinaï et du Carmel. L'animal marchait légèrement, et posait ses pas fermes et assurés dans un sentier assez périlleux, très étroit, tracé sinueusement entre l'escarpement de la montagne et le précipice au fond duquel un torrent, formé par cent ruisseaux, roulait à grand bruit ses eaux furieuses; ni les vents impétueux, qui parfois s'engouffraient avec d'horribles mugissemens dans ces gorges profondes, et enveloppaient d'un tourbillon

de feuilles et de sable l'homme et le cheval, rien n'arrêtait le pas régulier du fidèle coursier, et n'arrachait à sa rêverie le cavalier pensif, qui, faiblement touché des sublimes horreurs qui l'environnaient, semblait, comme tous les hommes, oublier de jouir du présent pour ne s'occuper que d'un passé qu'on ne peut rappeler, ou d'un avenir qui nous appartient bien moins encore.

Cependant le chemin, étroit et raboteux, s'élargissait à mesure qu'il descendait vers la plaine, et ramenait le voyageur à des aspects moins sévères : des champs de blé et diverses sortes de culture, des vergers d'arbres fruitiers sous lesquels s'étendait une herbe verte et touffue, avaient remplacé les roches nues, les plantes brulées, et les noires bruyères des sites plus élevés ; d'in-

nombrables eaux sourdissaient de toutes parts : ici, des flancs d'un rocher couronné de verdure, là, du sein d'un bocage, se formaient partout des ruisseaux, des fontaines, dont la limpidité et le doux bruit inspiraient l'irrésistible envie de s'y désaltérer, et faisaient de cette partie des montagnes un vaste jardin anglais, admirablement bien dessiné.

Le cavalier jetait autour de lui des yeux à demi distraits, à demi séduits par le charme de cette ravissante contrée ; les pas réguliers de sa monture, posés uniformément sur l'herbe épaisse de la pelouse, se faisaient à peine entendre.

Tout-à-coup l'intelligent animal s'arrête, et son maître, cherchant du regard la cause de cette soudaine surprise, croit lui-même subir une sorte de fascination, en décou-

vrant à quelques pas devant lui, sous l'ombre verte et transparente d'un groupe de tilleuls en fleurs, une jeune femme endormie...

Ce n'est point une de ces robustes et fraîches montagnardes dont la rustique beauté ne tire son éclat que de la jeunesse et d'une santé vigoureuse, entretenue par le travail et l'air pur de ces contrées; c'est ici la grâce élégante et recherchée d'une opulente Parisienne. L'attitude de la dormeuse, pleine de charme et de mollesse, rappelle celle de la Cléopâtre antique. A la beauté complète de ses formes, aux contours arrondis de son corsage, on devine qu'elle a plus de vingt ans; mais la délicatesse jeune et fraîche de ses traits annonce qu'elle n'en a pas trente. Ses cheveux châtain clair, rattachés sur le haut de sa tête par un peigne d'or à bord torsadé,

forment ce qu'on appelait alors un *nœud à l'Apollon*; de longues boucles soyeuses, flottantes et tournées en spirales déliées, couvrent à demi ses tempes et ses oreilles; une robe de toile anglaise, d'un bleu pâle, et serrée exactement sous le sein, selon la mode de l'époque, par une étroite ceinture noire que fermait une agrafe d'or, marque négligemment un buste souple et gracieux; des manches de mousseline transparente laissent apercevoir des bras charmans; et des mains mignonnes et d'une blancheur distinguée tiennent encore entr'ouverts les feuillets d'un livre dont un doux sommeil paraît avoir interrompu la lecture. Un grand cachemire de l'Inde, à dessins riches, s'étend sous la dormeuse, et un chapeau de paille d'Italie, orné de fleurs, est posé près d'elle.

A cet aspect inattendu, le cavalier de-

meure immobile, et n'ose faire un mouvement. Mais bientôt un désir curieux et qui n'a peut-être jamais été complétement satisfait, l'emporte sur son ravissement. Il y cède; car, bien que le bel officier de l'ex-vieille garde ait passé trente ans, c'est presque la première fois de sa vie qu'il a l'occasion de regarder une femme tout à son aise, et sans être distrait ou détourné de son attention soit par sa réserve naturelle, les convenances du monde, soit par le jeu décevant de la coquetterie tendre ou mutine des femmes, qui fait que bien rarement ces mouvantes créatures sont connues sous leur véritable physionomie. Penché sur le cou de son cheval, qu'il tenait immobile sous lui, le cavalier s'incline vers la charmante endormie; il la regarde; son âme et toutes les vives facultés qui lui ont été données pour admirer,

sentir, aimer, passent dans ses yeux. Quel est ce doux et rare objet? L'intelligence qui anime cette belle statue est-elle en rapport avec la grâce, la délicatesse, la suavité de sa forme? Il y a de la dignité dans ce front large et tranquille, et quelque chose d'un peu fier dans le contour de ces lèvres légèrement gonflées par le sommeil..... Mais que ces blanches paupières bordées d'une frange de soie doivent cacher de tendresse et de douceur! Les yeux sont bruns, sans doute, les cils et les sourcils sont de cette nuance, mais s'ils étaient bleus rien ne manquerait à leur beauté! Que cette bouche est délicieusement coupée! Quelles teintes suaves dans ce coloris qui va s'étendant sur des joues belles de forme comme celles de la Vénus florentine, et ces réseaux de veines bleuâtres qui ruissellent sourdement sous le men-

ton, autour des tempes! Et ce mouvement onduleux et régulier d'un sein chastement couvert, et ces doux contours confusément révélés sous les plis de l'étoffe mince et légère de la robe, et ces pieds délicats chaussés d'un tissu à jour, et que de petits souliers de laine noire serrent sans les déformer, tout est pour le jeune cavalier l'objet d'un exact et minutieux examen, d'une curiosité vive, ardente, ingénue, à laquelle se mêlent ces émotions qui font délicieusement battre le cœur et chargent le sein d'un poids que de profonds soupirs ont peine à soulever.....

Au milieu de l'enchantement qui le captive, le cavalier ressentit tout-à-coup une secrète angoisse en voyant s'altérer le calme de cette ravissante physionomie. Une rougeur fugitive avait passé sur le front de la

dormeuse ; quelque chose de chaste et d'in-quiet se peignit d'abord dans tous ces traits, miroir mobile de son âme ; on eût dit que cette âme pudique, ange gardien d'un si beau corps, s'alarmait de la présence de l'étranger, comme si elle eût senti le danger de l'examen téméraire dont il était l'objet. A cet instant, par un mouvement de crainte irréfléchie, le jeune homme, qui semblait ne vivre que de la vie de la jeune femme, se releva, et soudain la sérénité reparut sur ce charmant visage ; une surprise douce et comme mêlée d'espérance, remplaça l'expression de trouble et d'effroi qui l'avait un moment altéré. Par un effet de cette magique sympathie qui liait déjà l'âme du cavalier à celle de la belle endormie, il jouit du retour de sa sécurité ; si l'effroi instinctif éprouvé par elle l'avait troublé, son sourire le rendit heu-

reux, et quand un tendre et profond soupir souleva le sein de la belle inconnue, un soupir non moins profond, non moins tendre du cavalier, répondit à l'émotion secrète qu'il avait causée peut-être...

CHAPITRE TROISIEME.

L'ORAGE.

Schoen Liebchen schurzte, sprang und schwang
Sich auf das Ross behende;
Wohl um den trauten Reiter schlang
Sie ihre Lieljenhaende;
Und hure hure, hop hop hop!
Ging's fort in sausendem Galopp..., etc.

Burger, Ballade de LÉNORE.

La belle s'élance et se jette
Sur le coursier lestement;
Autour du fidèle cavalier
Ses mains de lys s'enlacent :
Et hurré! hurré! hop! hop! hop!
Ils partent au grand galop, etc.

Tandis que, plongé dans cette douce contemplation, l'étranger oubliait et le but de son voyage et le temps qui s'écoulait, et tout l'univers, l'orage après avoir grondé longtemps dans la partie haute des monta-

gnes, descendait alors à grand bruit dans les vallées. Le ciel s'obscurcissait de plus en plus, les grandes nuées ardoisées, que déchiraient incessamment les éclairs, commençaient à se résoudre en larges gouttes de pluie, quand un violent coup de tonnerre, répercuté d'une manière puissante et majestueuse par les mille échos de ces montagnes, éveilla soudainement la dormeuse.

Elle ouvrit les yeux, et toute confuse en voyant un étranger arrêté si près d'elle, la jeune personne se leva aussitôt, ramassa son châle, et courut après son chapeau, que le vent furieux, précurseur de la tempête, commençait à faire tourbillonner sur la pelouse. Malgré son agilité, elle ne l'atteignit qu'au bout de la prairie, alors autre embarras pour le replacer sur sa tête : le même vent qui s'engouffrait dans son châle, dans les plis

de sa robe, et ramenait ses cheveux sur son visage, rendait cette petite opération de toilette aussi périlleuse que malaisée à exécuter. Le cavalier, qui en la voyant courir avait précipitamment poussé son cheval, se trouvait alors de nouveau près d'elle ; il résulta de cette rencontre, que tous deux volontairement se mirent à rire : elle pour cacher un peu de confusion, et lui par l'effet sympathique que produit cet éclat de rire auquel les femmes savent, dans certaines circonstances, donner un accent si naïf et si vrai.

— Le maudit vent ! s'écria-t-elle avec un dépit mutin, en s'efforçant de réparer le désordre de ses vêtemens. Le cavalier sourit de l'exclamation ; mais, de peur que ce sourire n'augmentât encore l'embarras de la dame, il se hâta de lui dire :

— De grâce, madame, pourriez-vous me dire si je suis encore bien éloigné du château de M. de Villeneuve; je crois être hors de mon chemin?...

— Vous êtes à trois cents pas tout au plus du château,... répondit-elle en regardant le cavalier avec une attention curieuse; et voici un chemin de traverse qui rejoint la route. En dix minutes vous pouvez vous y rendre, monsieur; et je... Elle hésita, releva un instant ses yeux timides et doux sur le cavalier, puis les baissa subitement vers la terre et se mit à marcher dans la direction qu'elle venait d'indiquer.

— Allez-vous de ce côté, mada..... mademoiselle? reprit-il incertain; car il ne savait laquelle de ces appellations était applicable à la gracieuse et charmante créature qui allait là devant lui.

— Je demeure au château, répondit-elle en se retournant à demi vers celui à qui elle parlait; je me promène souvent dans les environs; aujourd'hui je me suis oubliée à ma place favorite, et voilà un orage qui, je suis sûre, va bien inquiéter pour moi mes amis!...

En effet, dans ce moment la nuée crevait, et une effroyable pluie entremêlée d'éclairs et de tonnerre fondit sur le vallon. La dame pressait sa marche.

— Alors me permettrez-vous de vous suivre, de peur que je m'égare de nouveau? demanda le cavalier en se penchant vers elle.

— Oh! il serait bien difficile que vous puissiez vous égarer maintenant, monsieur! Vous voyez d'ici la route; mais hâtez-vous si vous ne voulez pas être trempé... Pour moi,

ajouta-t-elle, je vais me mettre ici à l'abri jusqu'à ce que cette ondée soit passée. En disant cela elle se détourna un peu à droite du chemin, et courut se réfugier sous un bosquet de frênes et de peupliers, dont l'épais feuillage pouvait en effet l'abriter de la pluie pendant quelque temps.

En s'éloignant, la jolie dame faisait signe au cavalier de continuer sa route; arrivée sous l'ombrage protecteur, elle renouvela ces signes plus vivement, car il était demeuré à la même place indécis de ce qu'il voulait faire. A travers le voile de pluie sous lequel l'inconnue lui apparaissait comme un être fantastique, il crut remarquer de l'impatience dans son geste, et, au lieu de s'éloigner, il se rapprochait lentement.

— Je ne puis me résoudre à vous laisser ici,..... disait-il en réponse aux instances

qu'elle semblait lui adresser; mais le bruit de l'orage, le fracas du tonnerre, empêchaient leurs voix de parvenir de l'un à l'autre. Tout-à-coup la masse entière du bocage, ébranlée par la violence du vent, en se courbant éveille dans l'âme du cavalier une pensée terrible, celle du danger que court la jeune dame en demeurant ainsi exposée aux effets du fluide électrique, attiré par les cimes aiguës des peupliers. D'un bond il traverse la distance qui les séparait.

— Au nom du ciel, mademoiselle! ne demeurez pas sous cet abri dangereux! Venez! venez ici! Et il indiquait la croupe de son cheval. Mon manteau vous préservera de la pluie; et si, comme vous le dites, la distance est si courte d'ici au château, un temps de galop de mon cheval suffira pour vous y rendre saine et sauve !...

La jeune personne souriait, et d'un air indécis regardait tantôt la plaine, dont les ruisseaux commençaient à se gonfler, tantôt la pluie, qui tombait à torrents, tantôt enfin le cavalier, qui, s'empressant d'arranger son manteau, lui répétait.

— Je vous en conjure, mademoiselle, mon cheval est doux et sûr; vous ne courez aucun danger! fiez-vous à moi!

A ces derniers mots, prononcés avec cet accent persuasif qu'inspire toujours un vif et sincère désir d'être utile, la jolie dame, sans répondre autrement que par un aimable et confiant regard jeté vers celui qui lui faisait cette offre, avança timidement un pas, étendit une main vers le cavalier, et tandis que que celui-ci, d'un coup de rênes forçait habilement son coursier à baisser la croupe jusqu'à terre, d'un saut léger elle se trouva

placée sur la peau de tigre qui recouvrait la croupe du bel animal.

— Passez votre bras autour de moi, afin de ne point glisser!... dit l'officier, qui l'enveloppait à demi du vaste manteau qu'une forte ganse de soie retenait à ses épaules. La dame obéit, et ce ne fut pas sans un vif et doux tressaillement que le jeune homme sentit ce bras arrondi former un demi-cercle autour de son corps, et cette petite main se cramponner aux boutons de son habit.

Une joie convulsive saisit l'étranger; il lâche alors la bride à son cheval, qui, animé de sa double charge, s'élance, franchit bientôt la prairie, les ruisseaux qui la sillonnent, les fossés qui la bordent; il atteint la grande route à l'extrémité de laquelle doit se trouver le château, et lancé de toute la rapidité d'un galop sûr et régulier, le fidèle arabe

emporte avec lui le cavalier et la dame.

Durant le trajet, le cavalier, hors de lui, n'ose faire un seul mouvement pour regarder l'objet charmant qu'il enlève d'une manière si étrange; l'espèce de vertige que cause la course rapide du cheval redouble par l'effet de ce doux voisinage. L'heureux jeune homme croit rêver, et il frémit de voir s'évanouir ce qu'il regarde comme le plus délicieux des songes. Une fois pourtant, inquiet du silence de la belle, il lui a demandé: êtes-vous bien? Mais cette question, faite d'une voix troublée par l'émotion qui le bouleverse, est demeurée sans réponse; peut-être ne l'a-t-elle pas entendue, le tonnerre gronde encore, et la pluie fouette les arbres avec tant de violence! peut-être aussi le même trouble qui étouffe la voix du jeune homme rend-il lés lèvres de la jeune

dame tremblantes et muettes..... Mais non; elle a bien assez à faire pour ne laisser échapper ni son châle ni son chapeau, que les vents se disputent; le soin de retenir le coin du manteau qui l'abrite, de rabattre sa robe sur ses genoux, l'occupe sans doute tout entière... Et si dans ses divers mouvemens, le bras dont elle entoure le cavalier serre de temps en temps son appui, qu'est-ce que cela signifie? Rien, se dit le jeune homme, sinon qu'elle a peur de tomber!..... Eh bien, cette crainte, cet effroi, le charment encore; car tel est l'égoïsme de l'être masculin, qu'il ferait volontiers courir un danger à la femme qui l'intéresse, pour avoir le délicieux et généreux plaisir de l'en arracher.

Tandis qu'emportés ainsi comme par un tourbillon fougueux à travers la tempête, et que des pensées non moins tumultueuses

agitent peut-être le cœur de tous deux, les minutes s'écoulent; le château, terme de cette course rapide et du voyage du cavalier, s'aperçoit à travers les ondées plus douces qui signalent la fin de l'orage. Une belle avenue de frênes y conduit, et en peu d'instants le couple chevauchant y arrive.

Une cour fermée d'une grille s'étend devant la façade principale. Le château est une de ces anciennes demeures magistrales ou financières dont le siècle de Louis XV peupla nos provinces pour y remplacer ces antiques manoirs féodaux, pour la plupart alors inhabitables, et dont l'aspect sévère et les distributions gigantesques, dignes d'une autre race, ne convenaient plus aux mœurs élégantes et aux exigences de leurs nouveaux possesseurs.

Un vaste perron élevé de douze marches, conduisait par deux rampes aux apparte-

mens inférieurs. Aussitôt que le cavalier et la dame entrèrent dans la cour, une jeune femme suivie de deux enfans, et un homme jeune encore et qui paraissait être son mari, se montrèrent sur le perron.

— C'est bien Maurice ! dit le jeune homme après avoir examiné l'arrivant, mais il n'est pas seul...

— En effet, une femme est avec lui, dit à son tour la jeune dame.

— Sur ma parole ! reprit à demi-voix son mari en étouffant un violent éclat de rire, c'est Adèle qu'il amène en croupe !...

— Adèle ! répéta la dame avec une singulière expression de surprise; oui, vraiment c'est notre Adèle !... Oh ! voilà bien la plus bizarre aventure !...

Ici son mari lui imposa silence par un petit clignement d'œil.

— Amélie, souviens-toi de ta promesse, ajouta-t-il à demi-voix.

La jeune dame répondit à cette injonction par un demi-sourire d'intelligence, et tous deux descendirent le perron pour aller à la rencontre de l'étranger et de sa compagne.

— C'est toi, Maurice! c'est toi, Adèle! crièrent-ils de loin et successivement aux deux arrivans ; et par quel hasard ensemble? et quelle bonne fortune?..... Et cent autres questions auxquelles ceux à qui elles étaient adressées ne pouvaient encore répondre.

Cependant, le cheval s'était arrêté au bas du perron, la compagne de l'officier se laissa glisser à terre, et avec la légèreté d'une biche courut embrasser son amie, qui se trouvait encore sur les dernières marches. Il y avait un piquant désordre dans l'ajustement de celle qu'on venait d'appeler Adèle; elle tenait

son chapeau à la main ; car il n'y avait pas eu moyen de le conserver sous le manteau protecteur qui l'avait abrité ; le mouvement rapide du cheval avait détaché son peigne, et ses longs cheveux, qu'elle s'efforçait alors de relever à la hâte, s'échappaient onduleux sur ses épaules, tandis que les autres, mouillés par la pluie, collés sur son front et le long de ses joues, lui donnaient l'air d'une naïade sortant du sein des eaux. La fatigue, la chaleur, l'embarras de sa position, mille causes connues ou devinées, avaient couvert son visage du plus éclatant coloris. Contre son ordinaire, et quelle que fût sa confusion de cette petite aventure, Adèle était gaie, folâtre même, et en accourant dans les bras de son amie elle riait aux éclats, et se mit à lui raconter avec vivacité comment *ce monsieur*, l'avait trouvée endormie sous les tilleuls de

Sainte-Croix, comment l'orage l'avait surprise, comment enfin *ce monsieur*, qu'elle désignait chaque fois de la main, et vers lequel se reportait son furtif regard, en vrai paladin de l'ancienne chevalerie, l'avait prise en croupe et ramenée au château en un temps de galop.

La maîtresse du château, en l'écoutant d'un air méditatif, souriait et regardait tour à tour sa charmante amie et le cavalier qui, accompagné de son mari, s'avançait alors vers elle; dans ce moment, Adèle interrompit son récit: elle venait de s'apercevoir que sa robe, malgré l'abri du manteau, était mouillée, et toute sa fraîche toilette fort endommagée; elle n'attendit pas l'arrivée de l'étranger.

— Je te conterai tout cela dans ma chambre,..... dit-elle à son amie; viens m'aider à

me changer, car je dois faire peur comme cela.....

Elle monta lestement l'escalier en entraînant avec elle la jeune dame, et toutes deux entrèrent dans la maison.

CHAPITRE QUATRIEME.

LE CHATEAU.

Le contraire des bruits qui courent des affaires et des personnes est souvent la vérité.

LABRUYÈRE.

Julien de Villeneuve, le maître du château, était, comme Maurice, un officier de l'ancienne armée; des blessures graves l'avaient obligé de prendre sa retraite avant le temps. En 1811 il s'était retiré du service avec la

croix et le titre de baron de l'empire. Six mois après il épousa une jeune orpheline dont les propriétés étaient situées dans les montagnes d'Auvergne. La proximité des eaux du Mont-d'Or, nécessaires au rétablissement de sa santé, lui en rendit le séjour agréable; il s'y fixa, et il y avait déjà quatre ans qu'il habitait le château où le voyageur venait d'arriver. Lié jadis d'une tendre amitié avec Maurice de Laval-Bury, dont il avait partagé pendant plusieurs années non-seulement la gloire et les dangers, mais encore les secrets chagrins, Julien avait rencontré son ami à Paris, où celui-ci ne faisait que d'arriver encore souffrant de ses blessures et en proie aux idées tristes et accablantes qui jetaient, à cette époque, quelque chose de si mélancolique sur le front de nos braves. L'intention de Maurice était de se rendre aux eaux

de Bagnères, pour essayer leur efficacité contre les douleurs que lui avait laissées la désastreuse campagne de Russie. Julien, qui avait de secrètes raisons pour désirer de fixer son ami près de lui, l'engagea à donner la préférence aux bains du Mont-d'Or, en l'assurant qu'il ne tarderait pas à l'y aller joindre, et qu'ensuite tous deux reviendraient ensemble au château, où lui, Julien, trouverait peut-être le moyen de l'arracher à cette humeur sombre qui le rendait méconnaissable.

Toutefois Julien, au lieu de se rendre directement en Auvergne, prit la route par Lyon. Une amie intime de sa femme habitait près de là une fort belle terre appelée Lormoie, et dont elle portait le nom. L'histoire de cette jeune femme était un secret, excepté pour ses intimes amis. Elle était

chère à la mère d'Amélie, et elle avait passé avec cette dernière plusieurs années dans un des premiers pensionnats de Paris. Avec de l'esprit, des talents, de la beauté, maîtresse d'une fortune assez considérable, Adèle de Lormoie n'était point heureuse. Julien, qui connaissait sa destinée et qui lui portait l'amitié d'un frère, l'engagea à venir passer avec eux le reste de la belle saison. Elle accepta cette invitation, et partit avec lui pour l'Auvergne. Mais en arrivant chez lui Julien trouva sa femme assez gravement malade. Dans cette circonstance Adèle prodigua à son amie les soins les plus tendres; grâce enfin à sa jeunesse, et surtout à la joie que lui causa la vue de personnes aussi chères, la jeune mère de famille fut bientôt rétablie, mais pourtant pas assez complètement pour permettre à Julien de s'éloigner d'elle de nou-

veau. Il écrivit à son ami, qui, d'après leurs conventions, s'était rendu aux bains, il lui écrivit pour lui annoncer ce contre-temps et l'engager à venir chez lui le plus tôt possible, en lui répétant que si les eaux salutaires du Mont-d'Or ne le guérissaient point de toutes ses douleurs, la vue de sa femme, de ses enfants et du bonheur dont il jouissait dans son ménage, suffirait à coup sûr pour le guérir de sa misanthropie.

En effet, peu de jours après cette lettre, Maurice, qui n'aimait ni le jeu, ni les réunions de plaisirs, ni la vie bruyante que l'on mène aux eaux, empressé d'ailleurs de se trouver avec un ancien ami pour parler du passé et de l'avenir peut-être! quitta les bains avant que la première saison fût terminée, et arriva, comme on l'a vu dans le chapitre précédent, au lieu où il était attendu

par le maître et la maîtresse de la maison avec plus d'impatience qu'il ne pouvait se l'imaginer.

En conséquence, Julien accueillit son ami avec cette franche cordialité qui rend l'amitié si douce et si sûre, et dont l'expression donne toujours je ne sais quoi d'attendrissant à la rencontre de deux militaires qui se revoient après quelque temps d'absence.

— Que je te sais bon gré de ton exactitude, mon cher Maurice, disait Julien en montant avec lui les marches du perron; sois le bienvenu dans ma demeure! J'espère que tu t'y trouveras bien; ma femme et moi nous avons tout disposé pour cela. Tu auras.....

— Quelle est donc cette jeune personne que j'ai ramenée?...

— C'est Adèle, une jeune veuve, une

amie de ma femme, avec qui elle a été élevée en pension... Tu auras, dis-je, à toi tout seul, un petit pavillon qui donne sur le parc; je connais tes goûts, tu seras là aussi solitaire que tu le voudras.

— Est-ce qu'elle demeure chez toi?

— Qui? Adèle? oui. Il y a un mois qu'elle est ici; elle a soigné ma femme dans sa maladie avec la tendresse d'une sœur... Nous recevons peu de monde, mais nous ne manquons pourtant pas de distractions. D'abord.....

— Y demeurera-t-elle longtemps?

— Je ne sais; au surplus tout le temps qu'elle voudra, ma femme et moi nous l'aimons beaucoup.

— Elle paraît fort aimable.....

— Oui, c'est une personne distinguée, une humeur douce, égale, quoiqu'un peu

triste. Elle a éprouvé des malheurs, des chagrins.....

— Des chagrins! et de quelle nature?

— Ah! des chagrins de femme! d'abord un mariage forcé, des liens rompus d'une manière funeste;..... des amours contrariés peut-être, que sais-je! Ma femme connaît tous ses petits secrets, mais la discrétion..... Tu comprends, je ne me mêle point de ces choses-là.....

— Elle est bien jolie cette jeune dame!

— Tu trouves? hum! pas mal! assez de fraîcheur, des traits réguliers, pourtant peu d'expression..... Mais c'est ma femme qui est jolie! tu n'as fait que l'entrevoir, je n'ai pu te la présenter : cette petite folle d'Adèle qui s'est crue obligée d'aller changer de toilette. Oh! les femmes, pour elles la toilette passe avant tout.

Durant cette conversation, un peu à bâtons rompus, les deux amis étaient entrés dans la maison. Julien, tout occupé de son rôle de maître de maison, paraissait moins se soucier de répondre aux questions de son hôte que de lui vanter avec des détails infinis les agrémens de sa demeure. De son côté, Maurice, l'esprit rempli d'une autre idée, ne lui prêtait qu'une légère attention, et contenait avec peine l'impatient désir qu'il avait de ne parler que d'*elle*. Cependant les bienséances, et surtout la crainte des railleries de son ami, lui rendirent sa présence d'esprit, et il s'abandonna sans trop d'ennui aux caprices de son ami, qui, suivant la manie de tous les propriétaires, aurait voulu lui faire visiter, à l'instant même, tout son domaine. Heureusement pour Maurice que la pluie, qui recommençait à tomber, y mit obstacle. Il fallut se

contenter de voir le salon, la salle de billard, la bibliothèque, le cabinet de travail, la salle de bains, enfin tous les appartements du rez-de-chaussée; et, durant ce trajet et les diverses pauses qu'il lui fallut faire pour examiner, admirer, apprécier les changements, améliorations, embellissements qui avaient été faits dans chaque pièce. Maurice, inquiet et singulièrement troublé, retournait la tête au moindre bruit, comme s'il se fût attendu à voir paraître la charmante personne qui s'était si brusquement soustraite à ses regards.

Près de deux heures se passèrent dans cette vaine attente. Il était neuf heures du soir, la cloche se fit entendre. A ce signal, les deux amis se rendirent dans la salle à manger : Maurice avec le sentiment d'une joie secrète, Julien avec celui d'un solide ap-

pétit. Mais en entrant le curieux et avide regard du premier n'aperçut que madame de Villeneuve seulement, accompagnée de ses deux enfants.

— Adèle ne descendra pas ce soir, dit la jeune dame; elle m'a priée de l'excuser près de vous, messieurs.

— Qu'a-t-elle donc? demanda Julien en se mettant à table.

— Oh! peu de chose, reprit sa femme, la fatigue, l'agitation, l'orage peut-être, lui ont causé un violent mal de tête, qui se dissipera, je l'espère, avec le sommeil.

— Est-ce qu'elle s'est couchée? demanda encore Villeneuve.

— Oui, je l'ai engagée à se reposer, car je crois qu'elle a un peu de fièvre.

Ici la simple politesse eût exigé que Maurice témoignât, par quelques mots d'intérêt,

le regret qu'il devait éprouver de cette subite indisposition ; mais l'émotion étrange et presque douloureuse qu'il en ressentit lui ôta toute présence d'esprit. Il regardait madame de Villeneuve avec une inquiétude visible, et tout le temps que dura le repas il fut distrait et rêveur. Ni l'aimable cordialité des manières de la jeune dame, ni la gaîté franche de son ancien camarade, ni le doux babil de deux enfans charmants, admis à table malgré leur jeune âge, mais où ils ne causaient ni soucis ni embarras, rien ne détourne sa pensée de la jeune souffrante.

Le souper se termine ; la femme de Julien est allée coucher ses enfants. Maurice espère encore qu'elle reviendra pour donner des nouvelles d'Adèle ; il compte les minutes jusqu'à son retour, et ne prête qu'une oreille inattentive aux mille contes que lui fait son

ami dans l'intention manifeste de le distraire et l'égayer.

— Allons donc, Maurice! lui dit ce dernier en le secouant comme s'il eût pensé que le poids d'anciens chagrins eût pesé dans ce moment sur l'âme de son ami; il faut dans ce monde du courage, de la philosophie; chasse-moi au diable tous tes fâcheux souvenirs! Je veux t'apprendre à vivre; mais, d'abord, plus d'amours, vois-tu; cela t'a rendu trop malheureux. Si tu suis mes conseils tu t'en trouveras bien; tu ne manqueras ici ni d'occupations ni de distractions, ni enfin de cœurs amis qui sauront toujours te comprendre et te consoler..... Entends-tu, mon bon Maurice?

Maurice ne répondit à cette cordiale effusion que par un triste sourire; mais soit que Julien ne voulût pas ce même soir toucher

aux plaies secrètes de son ami, soit qu'il craignît de s'avancer trop prématurément sur les projets qu'il avait formés pour distraire celui-ci du vif sentiment de ses peines, il rompit brusquement l'entretien en proposant à Maurice de le conduire dans l'appartement qui lui était destiné.

— Et... ta femme ne reviendra donc pas? demanda Maurice avec un peu d'hésitation.

— Non, elle m'attend là-haut; nous nous couchons de fort bonne heure à la campagne, mais aussi nous nous levons matin; et toi, te lèves-tu matin?

En parlant ainsi, Julien sonna un domestique pour avoir une lanterne, car le pavillon était à quelque distance de la maison, et la nuit était fort noire. Pendant ces apprêts, Maurice avait sur lèvres une question qu'il

n'osa faire pourtant, et, réprimant une curiosité qu'il craignait de voir mal interprétée, il suivit son ami à travers les appartemens, le vestibule, sortit de la maison, traversa le parterre, et, après quelques détours dans les allées d'un bocage qui unissait les fleurs de la terrasse aux hautes futaies du parc, il se trouva devant un joli pavillon, composé d'un petit salon au rez-de-chaussée, et d'une chambre à coucher avec un cabinet à l'étage supérieur.

— Te voilà chez toi, mon ami, dit Julien après l'avoir introduit dans l'appartement, bonsoir, dors bien, et surtout ne fais pas de mauvais rêves.....

Il y avait un peu de sarcasme dans l'accent avec lequel était faite cette recommandation; Maurice ne parut pas le ressentir, il prit congé de son ami, après être convenus

tous deux de se retrouver le lendemain au déjeûner, qui avait lieu régulièrement à neu heures du matin.

Demeuré seul, Maurice examine sa chambre; tout y est d'accord et de bon goût, rien n'y manque de ce qui est utile ou commode, et l'on sent à l'ordre, à l'arrangement gracieux qui y règne, qu'une main de femme a passé par là. Il s'approche d'une des fenêtres, il l'ouvre; la pluie a cessé, les arbres bruissent doucement agités par le vent nocturne; toute la nature rafraîchie est calmée, mais non endormie, car les rossignols chantent encore, et mille petits murmures d'écureuils sautant sur les branches des hêtres, d'oiseaux s'arrangeant dans leurs nids, d'insectes qui bruissent, de fleurs qui s'ouvrent, se font entendre sourdement dans la profondeur des bois. Maurice s'abandonne à cette

rêverie vague et délicieuse qu'inspirent toujours les heures solitaires de la nuit, et qu'une journée d'émotion rend plus douce encore. Il rêve à la rencontre sous les tilleuls, il en repasse en sa mémoire tous les incidents; il y retrouve mille détails; il se plaît à continuer cette délicieuse entrevue. Il suppose ce qu'il fût advenu si l'orage n'était venu interrompre le sommeil de la dormeuse, si la tempête n'eût ainsi brusqué leur rapprochement. Dans un entretien naïf et plein de charmes, il a deviné des goûts studieux, un esprit cultivé, des dispositions de cœur tendres et généreuses; on va vite en amour, et surtout en rêve... Bientôt une mutuelle sympathie bannit entre eux les froids intermédiaires des mots et des paroles; un chaste silence, un regard tour à tour expressif ou baissé, un geste de tête, négatif ou appro-

bateur, un imperceptible serrement de main, tout devient pour eux un muet mais éloquent langage; l'heureux rêveur se croit au ciel! Mais telles sont les joies imparfaites de ces pauvres âmes qui ont déjà subi la morsure d'un amour insensé; à ces ravissantes extases se mêlent je ne sais quels ressouvenirs d'amour une fois trahi, de promesses naguère faussées, éternel désenchantement de nos plus douces joies, et qui vient empoisonner nos plus douces espérances! Le jeune homme revoit des yeux noirs, éclatants, lumineux, qui, se voilant d'une tendre mélancolie, lui avaient dit aussi une fois, *je t'aime!* Il écoute avec un plaisir amer cette voix dont l'accent étranger et le timbre argentin faisaient si vivement battre son cœur. Cette voix n'était-elle pas aussi douce, aussi amie que celle de la belle des montagnes? Le regard ineffable de

la Polonaise n'avait-il pas promis le bonheur comme celui de la Française? Puis tout-à-coup, au milieu de ces rêveries, tour à tour tristes, ravissantes, pleines de l'espoir du ciel ou des plus poignantes douleurs, une pensée accablante se dresse devant lui; et, comme un fantôme menaçant, terrible, inexorable, rappelle le malheureux jeune homme aux funestes conditions de sa présente destinée.

Brusquement arraché aux riantes illusions qui l'avaient un instant bercé, un soupir profond s'échappe de son sein; il referme sa fenêtre; et, pour échapper à d'importuns souvenirs, il se hâte de se coucher et d'éteindre sa lumière.

La fatigue presse ses yeux, l'agitation de son âme en éloigne le sommeil; la nuit entière se passe dans ces alternatifs agités;

mais, soit qu'il dorme, soit qu'il veille, la même idée, la même image plane sur lui, l'enchante ou le désespère.

CHAPITRE CINQUIEME.

LE PASSÉ.

« Bélier, mon ami, commence par le commen-
« cement.

HAMILTON.

Quelque temps avant la bataille d'Austerlitz, à l'une des époques les plus brillantes de l'empire, il y avait dans le fond de la Bretagne plus d'un cœur qui, loin de partager l'enthousiasme belliqueux dont toute la

France était alors animée, ne voyait dans cette ère nouvelle et glorieuse que l'anéantissement total de ses plus chères espérances. Les restes des fidèles royalistes, plus irrités que vaincus par la ruine de leurs projets, que la prise de Georges Cadoudal et celle de Pichegru avaient fait avorter, cachaient leur douleur, et ajournaient à des temps meilleurs l'espoir qu'ils conservaient encore de voir un jour, comme ils le disaient alors, *refleurir les lis sur le sol de la France.*

Parmi les secrets adhérents de cette cause, qui semblait alors perdue sans retour, on pouvait citer deux hommes qui, bien que divisés en apparence d'opinions, d'intérêts et de conduite, n'en étaient pas moins secrètement attachés aux mêmes principes politiques. L'un était le marquis de Kérantré,

noble Vendéen, ami et compagnon d'armes des Charette, des Lescure et autres chefs royalistes, mais qui, grâce à sa soumission, lors de la pacification de la Vendée et en vertu de l'amnistie, avait conservé une fortune assez considérable, et dont une fille alors âgée de seize ans était l'unique héritière.

L'autre, simple roturier et obscur employé aux gabelles avant la révolution, maintenant receveur des contributions de la petite ville de ***, se nommait Pierre Bury : c'était l'aîné de trois frères de ce nom. Le plus jeune, Bernard Bury, ayant adopté les idées constitutionnelles, était parti comme volontaire avec le premier bataillon du Morbihan, pour aller défendre la frontière. Il avait fait toutes les campagnes de la république, obtenu tous les grades, et, devenu général, il commandait

alors une brigade en Italie. Le second frère, Cyprien Bury, dévoué à la cause royale, avait été pris les armes à la main et fusillé comme rebelle dans les derniers troubles de la Vendée.

Ce dernier s'était marié, et avait laissé un fils qui fut confié, ainsi que sa mère, aux soins de Pierre Bury, car le Vendéen laissait sa veuve sans fortune.

D'après cet événement et ses propres inclinations, Pierre aurait dû s'attacher au parti royaliste; mais un vif désir de faire fortune avait toujours été le mobile de sa conduite.

Profitant avec beaucoup d'adresse des circonstances favorables qu'amenaient journellement ces temps de troubles, il parvint à gagner beaucoup d'argent et à se faire des

patrons dans les deux partis qui divisèrent si longtemps la Bretagne.

Tour-à-tour chouan ou républicain, il pleurait avec les uns la mort de son frère *le martyr* et montrait aux autres avec ostentation le nom de son frère le militaire, cité avec éloge dans les journaux de l'époque. Il prêtait de l'argent aux émigrés, et dénonçait les conscrits réfractaires; il fournissait de la poudre et des armes de contrebande aux dévaliseurs de diligences, et en même temps souscrivait pour les péniches que tous les départemens s'empressaient d'offrir au premier consul pour effectuer la descente qu'il méditait alors de faire en Angleterre.

Plus tard, il prêta serment à l'empire comme il l'avait successivement prêté à la république, au directoire, au consulat, et, pour donner comme une garantie de ses sen-

timens politiques à ces divers gouvernemens, il avait envoyé son neveu Maurice Bury d'abord au prytanée, plus tard au lycée, enfin à l'école Polytechnique ; enfin tandis qu'il avait l'air tout dévoué aux intérêts du nouveau pouvoir, il faisait passer secrètement aux princes qui résidaient en Angleterre, une protestation de quelques illustres chefs vendéens contre l'usurpatiou du trône de France par le jeune et glorieux empereur, qu'en Bretagne on continuait d'appeler *Buonaparte.*

Le résultat de cette dextérité à mener ainsi ces divers intérêts fut favorable à sa fortune : lors de l'organisation des droits-réunis, Pierre Bury parvint à être nommé receveur général du département, mais non pourtant à obtenir complètement ce qu'après l'argent il désirait le plus, la considération

de la noblesse de sa province, qui, se souvenant de l'humble origine du petit commis aux gabelles affectait encore, avec Pierre Bury, des airs de hauteur qui mortifiaient singulièrement l'orgueil du parvenu.

Il résolut alors de faire une démarche plus décisive que toutes les demi-tentatives qu'il avait faites jusqu'alors pour se rapprocher du parti auquel il ne craignait plus maintenant d'avoir l'air d'appartenir : il demanda en mariage la fille unique du marquis de Kérantré pour son neveu Maurice Bury, que la conscription allait, disait-il, atteindre, et dont il voulait, ajoutait-il mystérieusement, réserver la fortune et le courage pour les employer plus tard au service de la bonne cause. C'était dans ses vues, disait-il, qu'il avait fait don-

ner une éducation toute militaire à ce jeune homme, c'était pour lui, qu'il avait cherché à augmenter sa fortune; elle appartiendrait toute à son neveu, et il ne doutait pas plus des bons sentiments de ce dernier que de sa soumission à ses volontés. Ces discours, et d'autres du même genre, avaient apporté quelques modifications dans l'opinion défavorable que les nobles bretons conservaient de l'homme au *double visage*, car c'est ainsi qu'on nommait Pierre Bury dans le pays. Mais la recherche que le ci-devant républicain, M. le receveur général d'alors, faisait de la fille de l'aide-de-camp de Charette, en prouvant de sa part des intentions plus franches et plus décidées, fit envisager au marquis de Kérantré la chose comme convenable, et même avantageuse; d'ailleurs les temps étaient changés : l'avènement de Bo-

naparte à l'empire, l'immense assentiment de la nation à cet acte hardi, mais nécessaire pour consolider les institutions nouvelles; la consécration solennelle donnée à cet acte par le chef de l'Eglise, venu de par-delà les monts pour bénir la couronne, en éteignant l'espoir dans les cœurs royalistes, rattachait peu à peu les esprits au nouvel ordre de choses. La noblesse surtout, mortifiée peut-être de ne plus jouer aucun rôle dans les affaires publiques, entrevoyant l'espoir de retrouver autour du nouveau trône quelques-unes de ses anciennes prérogatives, se montrait moins rétive et moins farouche. Une politique adroite et caressante, en appelant à Paris les chefs naguère les plus influents du pays, avait déjà rallié à la cause commune les opinions les plus dissidentes; déjà plus d'un noble breton avait porté à la cour

de celui qu'on ne nommait qu'en secret l'usurpateur, un beau nom, comme un diamant précieux conservé avec soin et destiné à briller parmi les fleurons de la couronne impériale. La conscription enrôlait chaque année la fleur de la jeunesse, et l'éclat des faveurs attachées à l'état militaire était assez attrayant pour effacer les plus amers souvenirs. Les haines s'apaisaient, des alliances se formaient entre des familles jusque-là désunies par la différence des opinions. Enfin, en 1804, à quelques exceptions près, il n'y avait réellement plus de Vendée.

Le marquis de Kérantré avait été invité aux fêtes du sacre; et, convaincu par tout ce qu'il vit alors que de longtemps il ne serait possible de travailler au rétablissement de l'ancienne dynastie, il fit comme le plus grand nombre des personnes de son rang: il donna son

adhésion au nouveau gouvernement; et, sans renoncer à ses secrètes affections, il résolut de profiter des nouvelles chances que lui présentait la fortune, sauf plus tard à tourner ces mêmes chances au profit de ses anciens maîtres. Ce fut alors qu'il se rapprocha Pierre Bury, et qu'il écouta avec intérêt la proposition de mariage que lui fit celui-ci.

A cette époque, on avait l'opinion que le crédit militaire pouvait faire parvenir à tout. Le général Bury avait été aide-de-camp de l'empereur en Italie; il avait, disait-on, beaucoup de pouvoir à la cour : une place de chambellan, comme messieurs tels et tels, eût flatté la vanité du marquis. Il était trop fier pour la solliciter; mais, malgré ses principes politiques, il ne l'eût pas refusée, si cette faveur lui eût été accordée sans avoir

été demandée. Or, qui pouvait la faire obtenir d'une manière plus prompte et plus convenable que l'oncle de son gendre? Toutefois, en accueillant la proposition de Pierre Bury, il ne lui confia point les secrets motifs de son consentement. Il écouta même avec assez de froideur les demi-confidences que lui fit le receveur-général sur des espérances éloignées, il est vrai, mais que la réunion de lēurs deux familles, disait-il, pouvait un jour amener à bien. Le marquis rompit sur ce sujet, en disant qu'il ne fallait rien brusquer, que le temps amènerait toute chose à sa maturité, et qu'enfin ils ne devaient, dans ce moment, s'occuper que du bonheur de leurs enfants.

Cependant le fils du Vendéen, Maurice Bury, objet de ces plans ambitieux, de ces folles espérances, n'était pas dans les dispo-

sitions d'esprit et de sentiment propres à assurer les uns, à justifier les autres. Il avait alors dix-huit ans.

Grâce au système de son oncle, il avait reçu dans les écoles de la république la plus belle et la meilleure éducation. C'était un des élèves les plus distingués de l'école Polytechnique.

L'espoir de partir pour la grande armée, au sortir des bancs avec l'épaulette de sous-lieutenant, faisait battre le cœur de Maurice. Il avait un penchant décidé pour l'état militaire.

Le nom de son oncle Bernard, cité avec honneur parmi ceux de nos plus brillants généraux, enflammait ce jeune courage, et c'était avec une ardeur mêlée d'impatience qu'il s'adonnait aux fortes études qui devaient lui ouvrir une carrière semblable.

Maurice connaissait sa position : il savait que son père ne lui avait laissé aucune fortune, que sa mère vivait des bienfaits de son oncle, que lui-même devait son éducation aux bontés de cet oncle. Habitué à le regarder comme un second père, bien que la sévérité de Pierre Bury ne lui eût jamais fait connaître les douceurs de cette relation, Maurice le révérait autant qu'il le craignait. Quoique d'un caractère fier et plein d'énergie, le jeune homme possédait une de ces âmes tendres sur lesquelles l'idée du bienfait est pleine de puissance; aussi les moindres désirs de l'oncle étaient-ils pour Maurice des ordres auxquels il n'aurait jamais cru qu'on pût résister. Il ignorait complètement les projets que son oncle avait formés sur lui, projets qui devaient renverser si cruellement ses plus chères espérances; et quand trois

mois avant la fin de l'année où il devait terminer ses cours, une lettre de cet oncle le rappela brusquement en Bretagne, il n'hésita point à obéir, persuadé que cette absence serait de courte durée, et qu'il reviendrait encore à temps pour subir les examens d'où dépendait toute sa destinée.

L'oncle en avait décidé autrement ; il se sentait maintenant assez fort pour cesser tout ménagement et marcher droit à son but, qui était de réunir dans sa famille les deux plus belles fortunes du pays ; car, administrer les biens de son neveu ou les siens propres, lui semblait même chose. Avec cette autorité tyrannique dont il avait usé si souvent envers le fils de son frère, il rappela Maurice près de lui, et lui ferma brusquement la carrière glorieuse dans laquelle, insidieusement, il l'avait laissé s'engager. Sans

prévenir le moins du monde le jeune homme sur ses projets, il manda au gouverneur de l'École, que des intérêts de famille rendaient la présence de son neveu nécessaire en Bretagne, qu'il renonçait pour lui (comme tuteur il en avait le droit) aux avantages que pouvaient lui promettre les études faites à l'École, et qu'en conséquence, il désirait que le nom de Maurice fût rayé du tableau des élèves; il ajoutait pourtant la prière qu'on laissât ignorer à Maurice cette radiation, afin de ne pas rendre ses regrets trop vifs quand il serait obligé de se séparer de ses jeunes camarades.

Le gouverneur, tout en déplorant la nécessité qui privait l'École d'un excellent sujet, se conforma aux intentions du tuteur; il accorda un congé au jeune homme, sans lui dire que ce fût un renvoi... et Maurice quitta

l'École avec peine, mais l'espoir d'un prompt retour adoucit l'amertume de cette séparation.

CHAPITRE SIXIEME.

SUITE.

> Elle était de ces femmes disgraciées sur qui les belles robes pleurent.
>
> MONTAIGNE.

Mais si l'éblouissement des grandeurs nouvelles avait sinon changé du moins attiédi dans l'âme du marquis la ferveur royaliste, il n'en était de même de sa fille.

Mademoiselle de Kérantré avait seize ans,

et la haine qu'elle portait aux adhérents du nouveau pouvoir égalait seule son zèle pour la cause royale. Quoique bien jeune encore, les opinions étaient chez elle croyances, sentimens, affections, et elle se sentait prête à tout braver, à tout supporter, pour imiter ces illustres Vendéennes, dont les faits aventureux et le mâle courage avaient si souvent attendri son âme où exalté sa jeune imagination; elle avait pour elle-même une si complète abnégation, qu'elle eût sacrifié à la cause malheureuse qu'elle chérissait, non-seulement sa fortune et sa vie, mais encore ses plus doux rêves de jeune fille. Un seul fait donnera l'idée de son exaltation à ce sujet : Le jour de sa première communion, la pauvre petite fanatique avait fait le vœu de n'épouser jamais que celui qui tuerait Bonaparte, auquel les royalistes reprochaient la

mort récente du duc d'Enghien, dût cet époux être le plus terrible de ces nocturnes visiteurs appelés *chouans*, dont se remplissaient encore chaque soir les cuisines de son père, et qui, malgré son royalisme exalté, lui causaient tant de terreur quand ils attachaient sur elle en passant leur regard triste et sauvage.

Mademoiselle de Kérantré avait perdu sa mère fort jeune; élevée dans les préjugés les plus étroits de sa caste, ne connaissant du monde que ce qu'elle en entendait dire à monsieur l'aumônier du château, qui était à la fois son confesseur et son instituteur; ni des hommes, que ce qu'elle en voyait dans les rudes et violents aventuriers auxquels, pendant longtemps, le château servit de lieu de rassemblement; entourée, dès l'enfance, de gens dévoués servilement à sa personne,

la jeune demoiselle joignait à un cœur droit, à une âme généreuse, à beaucoup d'esprit naturel, tous les défauts, tous les travers et tous le ridicules qui proviennent d'une mauvaise éducation. Rien n'avait éclairé son esprit, ni poli ses manières; elle était complètement dépourvue des grâces de son âge, et presque de celles de son sexe. L'innocente coquetterie de seize ans, qui apprend ou révèle tant de choses à la jeune fille, était absente ou dormait encore si profondément dans son sein, que rien n'en annonçait chez elle la présence. Mademoiselle de Kérantré n'était point jolie, elle était même presque laide, non que la nature lui eût refusé des traits réguliers et susceptibles de plaire, mais l'exaltation habituelle de son âme et la raideur de son caractère avaient fait contracter quelque chose d'irrégulier et d'é-

trange à ses traits, chaque jour bouleversés par la violence, contractés par la haine, et sur lesquels l'orgueil apposait son sceau réprobateur. Le soin de sa personne ne l'avait jamais occupée; aussi ses mains étaient rudes, son teint était hâlé, et sa taille si disgracieuse qu'on l'eût crue contrefaite. Elle ignorait complètement l'art ingénieux de la toilette; et, dans son indifférence ou son dédain pour les modes nouvelles, elle continuait à se vêtir des anciens ajustemens de sa mère, quelle que fût la différence des modes de 1778 à celles de 1805; tandis que les élégantes Parisiennes d'alors ressemblaient aux vierges vaporeuses d'Ossian, à cette époque où les cheveux effilés en longs et soyeux anneaux, où le voile flottant et la longue robe balayant au loin la terre, donnaient aux femmes quelque chose de si pittoresque et si

aérien, mademoiselle de Kérantré portait encore les cheveux poudrés, et n'avait renoncé ni au corps baleiné, ni aux poches, usages dont la perte a suggéré depuis de si éloquens regrets à madame de Genlis.

Son opiniâtreté à garder ces ajustemens insolites, autant que son aversion pour tout ce qui tenait au nouveau régime, lui fit refuser d'accompagner son père, à Paris, aux fêtes du couronnement. L'idée de se trouver au milieu *des impies, dans la Babylone des nations*, causait à la jeune exaltée un effroi mêlé d'horreur. Ce ne fut donc pas sans chagrin qu'elle vit partir son père pour ces solennités qu'elle qualifiait de criminelles, et le changement qu'elle remarqua dans ses opinions, à son retour, la jeta dans une sorte de désespoir. Loin de partager sa nouvelle manière de voir et ses nouvelles espéran-

ces, elle déplorait avec toute la véhémence de son caractère ce qu'elle appelait l'apostasie de son père. Aussi, aux premiers mots que lui dit celui-ci d'une alliance avec le neveu du receveur-général, la fière demoiselle s'emporta, rejeta nettement la proposition, et déclara à son père qu'elle ne s'allierait jamais à une famille de jacobins. Mais le marquis, dont l'ambition s'était réveillée, ne céda point cette fois à l'humeur impérieuse de sa fille. Il lui déclara que jusqu'alors il lui avait passé toutes ses fantaisies, mais que le mariage était arrangé, que le jeune homme arrivait, et qu'elle eût, en fille soumise, à obéir à ce qu'il avait résolu. Ce fut en vain que la jeune fille allégua le vœu qu'elle avait fait, et l'aversion qu'elle éprouvait pour le neveu de Pierre Bury; son père lui dit que de telles exagérations n'étaient

plus de saison, et que d'ailleurs elle pouvait consulter à ce sujet son confesseur. Celui-ci avait quitté depuis quelque temps le château de Kérantré, pour aller desservir une autre cure à vingt lieues de là. Le marquis, en permettant à sa fille de lui écrire, eut soin d'accompagner la lettre d'une injonction à son ancien aumônier, pour l'engager à ne point contrarier ses vues. En effet, le père Jean, qui avait peut-être encouragé lui-même la jeune fille dans ses idées exaltées, la blâma alors très sévèrement. Non seulement il la releva de son vœu, mais il qualifia ce dernier d'impie; car Napoléon était déjà pour le clergé *l'oint du Seigneur*. Et, suivant les intentions du marquis, il enjoignit à son ancienne pénitente l'obéissance à son père, en vertu du quatrième commandement.

Tandis que ceci se passait au château, la

maison du receveur était témoin de scènes semblables entre l'oncle et le neveu. En apprenant qu'on avait ainsi décidé de son sort sans son aveu, l'âme du jeune homme ressentit une douloureuse indignation. Jamais l'étroite dépendance où il a vécu jusqu'à ce jour ne lui a paru plus triste et plus odieuse. Pour la première fois de sa vie il ose résister à la volonté de l'homme qui le gouverne ; il rejette ses offres, il veut partir, continuer ses études, fournir la carrière pour laquelle il s'est préparé ; il veut servir l'empereur, la France, et devenir un jour, comme tant de braves, général, maréchal d'empire, comte, baron, prince peut-être ! Mais pourquoi l'enchaîner à dix-huit ans par des liens pour lesquels il ne se sent aucun penchant ? Pourquoi briser ainsi ses plus chères espérances ? Que lui importe la fille du marquis et sa for-

tune? Il ne veut ni femme, ni argent; il ne veut qu'une chose, c'est de retourner à Paris reprendre ses études, passer ses examens; voilà les seuls intérêts de sa vie. Mais si on s'oppose à ce désir, eh bien! il fera comme son oncle Bernard, il partira pour l'armée en qualité de volontaire, et on ne le reverra jamais en Bretagne...

L'oncle ne s'attendait point à tant de violence, et quoiqu'il ne puisse comprendre qu'on refuse sérieusement l'offre de trente mille livres de rente, à quelques conditions qu'il fallût souscrire pour les acquérir, cependant les menaces du jeune homme l'effraient; et, de peur d'augmenter encore cette exaspération, il se décide à lui cacher encore que son sort est irrévocablement fixé, et qu'il ne reprendra point ses cours à l'École polytechnique. Pour apaiser Maurice, et

prévenir ce qu'il appelle la *dernière des folies*, Pierre Bury lui laisse croire qu'aussitôt après son mariage, il sera libre de continuer ses études; mais il faut que cette union ait lieu. Il conjure son neveu de ne pas lui faire l'affront de se dédire; quand il s'est pour lui engagé d'honneur dans cette démarche; il lui détaille tous les avantages qui doivent résulter de cette alliance; il lui fait l'énumération des bois, des champs, des métairies, et des autres biens dont il sera possesseur ; lui-même lui assurera une partie de la fortune qu'il a amassée avec tant de peine. Mais ces considérations vulgaires ne touchent guère le jeune homme; le seul espoir de reprendre ses études le calme à demi; toutefois il déclare à son oncle qu'il ne consent à lui obéir que sous la condition que ce mariage sera bientôt terminé, et qu'avant la fin du mois il

sera libre de retourner à Paris. Le receveur répondit de manière à le tranquilliser sur ce sujet, et Maurice consentit enfin à faire une première visite au château de Kérantré.

Le marquis accueillit les deux Bury avec une bienveillance marquée, et se félicita d'avoir pour gendre un jeune homme d'un extérieur aussi distingué. Quelques mots sur ses études donnèrent à Maurice l'occasion de dire qu'il espérait les reprendre bientôt, si toutefois M. de Kérantré voulait bien hâter les choses, attendu qu'il n'avait que peu de temps à perdre. Le marquis, sans trop comprendre ce que le jeune homme entendait par là, prit ces paroles comme l'expression d'une tendre et flatteuse impatience d'appartenir à sa famille, répondit en conséquence, tandis que l'oncle embarrassé se hâta de rompre la conversation.

Maurice ne vit point cette fois sa future, et il ne fit aucune instance pour obtenir cette faveur; et bien que le marquis trouvât cette indifférence assez singulière, il n'en témoigna rien, car sa fille, malgré ses ordres, avait refusé de paraître au salon.

Maintenant que, par cette visite, Maurice avait pris une sorte d'engagement avec la famille de Kérantré, le receveur, plus assuré de la réussite de ses projets, sentit qu'il n'était point prudent de laisser son neveu s'accoutumer à l'idée de repartir après son mariage, et qu'il était temps de lui dire la vérité.

Le soir même, après avoir rappelé à Maurice tout ce qu'il avait fait pour lui et pour sa mère, laquelle depuis plus de douze ans' disait-il, était à sa charge; après avoir excité, dans l'âme du malheureux jeune hom-

me, le sentiment amer de la dépendance complète où le tenaient son âge et son manque de fortune, il termina en disant que, pour le mettre en état de profiter des avantages du sort qu'il lui avait préparés par son union avec une des principales familles du pays, il avait cru agir dans ses intérêts en faisant rayer son nom des tableaux de l'École.

Cette annonce fit sur Maurice l'effet d'un coup de tonnerre. Tout ce qu'un cœur de dix-huit ans possède d'énergie en fut brisé; sa douleur, au lieu de s'exhaler en cris, en reproches, comme l'oncle s'y attendait, fut muette, mais terrible : il courba la tête sans répondre, et demeura quelque temps plongé dans un profond accablement. Il fallait donc renoncer à cette brillante carrière qu'il s'apprêtait à fournir avec tant d'ardeur!

Cette perspective d'une vie pleine de hasards, si poétique et si belle! il fallait l'échanger contre la plus triste, la plus maussade, selon lui, de toutes les existences, celle d'un gentilhomme campagnard occupé de ses métayers, du produit de ses terres, et n'ayant pour toute distraction que la chasse et la table; et cette femme, qu'il va nommer sienne, qu'il n'a point vue encore, pourra-t-il être heureux avec elle? Heureux! Ah! maintenant que la vie a perdu pour lui tout son charme, que lui importe le reste! Il faut se soumettre, il faut avaler la coupe amère.

Pourtant, au milieu de ses tristes réflexions, surgit une pensée qui ranime un peu son cœur désolé, et mêle quelque douceur à son désespoir. En arrivant chez son oncle, Maurice avait été douloureusement

frappé de l'état de sa mère : depuis la mort de son mari, la Vendéenne, devenue infirme, mangeait le pain de la pitié chez son beau-frère, et ce pain, plus d'une fois reproché, lui paraissait souvent bien dur. Jamais elle n'avait osé faire connaître ses peines à son fils; mais en le revoyant cette fois, le cœur de la pauvre femme s'épancha, et elle laissa entrevoir à Maurice le désir qu'elle aurait d'être affranchie de la vie misérable qu'elle menait auprès de son beau-frère, désir que Maurice seul pouvait réaliser. Cette idée se présente à lui dans l'effervescence de sa douleur. J'accepte ma destinée ! s'écria-t-il tout-à-coup ; du moins un être cher recueillera le fruit de mon sacrifice! Mon oncle! continua-t-il en s'adressant à celui-ci, qui, voyant avec quelque inquiétude l'absorption où était plongé le jeune homme, craignait

qu'il méditât quelque projet de fuite; mon oncle, j'obéirai à vos ordres; je renonce à tout ce qui faisait l'espoir de ma vie, mais j'y mets une condition : c'est que sur les biens que vous daignez me destiner, vous assurerez 5,000 francs de rente à ma mère; qu'elle aura ici un appartement à elle, et une femme pour la servir. Prenez cet engagement, et je me soumets à tout ce que vous voudrez.

L'oncle était aussi orgueilleux qu'avare, et, quoiqu'il ne lui en coûtât rien pour remplir les généreuses dispositions du jeune homme, il avait quelque peine à diminuer le quantum de la somme qui devait figurer au contrat, et dont il tirait une sorte de vanité. Cependant comme il lui importait beaucoup que Maurice fît les choses de bonne grâce, il acquiesça à sa demande. Dès le lendemain, pressé par Maurice, qui craignait qu'il ne se rétractât, il

souscrivit l'engagement en question, et le jeune homme, en remettant ce titre à sa mère, et en recevant ses maternelles bénédictions, goûta les seules joies qu'il lui était maintenant donné de connaître, celles d'avoir affranchi sa mère d'une dure protection, et assuré par là le repos et l'indépendance de ses vieux jours.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Fontainebleau. — Imp. de E. JACQUIN.